

JOURNAL HELVETIQUE

O U :

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne &
moderne ; de Découvertes des Sciences & des
Arts ; de Nouvelles de la République des
Lettres ; & de diverses autres Particularités
intéressantes & curieuses, tant de Suisse,
que des Pays Etrangers.*

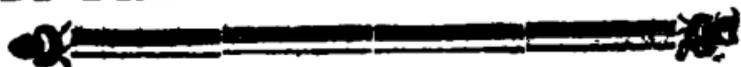
¹
DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1766.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCCLXVI.

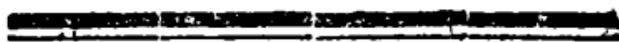




JOURNAL HELVETIQUE.



OCTOBRE 1766.



JUGEMENT

*Sur les Fables de LA FONTAINE, & celles
de LA MOTHE.*

LA ù haute supériorité qu'on donne assez généralement aux Fables de LA FONTAINE sur celles de LA MOTHE n'est pas, à mon avis, une des plus foibles preuves de la frivolité du gout de nôtre Siécle. Que de gens ce petit début ne va t-il pas aussi tôt révolter! Je les supplie donc de vouloir bien se calmer, s'ils le peuvent, & de convenir avec moi de quelque principe, qui puisse nous diriger solidement & sans prévention dans le jugement qu'on doit porter de ces deux Ouvrages.

Quel doit être le but de tout Fabuliste ? Est-ce *d'instruire*, de détourner du vice & de porter à la sagesse & à la vertu ; ou de *plaire*, *d'amuser* & *de divertir* ? Si c'est ce dernier, la cause est toute décidée en faveur de LA FONTAINE ; jamais Ecrivain plus amusant, plus égayant, plus divertissant : Mais si c'est le premier, LA MOTHE assurément doit l'emporter.

On dira sans doute que le but du Fabuliste doit être à la vérité d'instruire, mais qu'il doit aussi plaire & amuser en même tems ; qu'il en doit être des Fables come de certains remèdes, qu'on enveloppe de miel ou de sirop, pour leur servir de véhicule. Fort bien : On convient donc que le grand but, le but capital doit être l'instruction, & que l'amusement & le badinage ne doivent entrer dans les Fables que come un accessoire & même avec quelque sobriété, de crainte que la trop grande profusion ne préjudiciât au grand but ; de même qu'on empêcheroit l'effet d'un remède, d'ailleurs très excellent, si l'on venoit à le noyer dans des sirops, dont l'abondance pourroit même être pernicieuse, & produire des effets tout contraires au remède : Maxime d'autant plus à observer ici, que les homes généralement ne sont pas fort amis de ce

qui s'opose à leurs vices, & qu'ils n'ont déjà que trop de penchant pour ce qui les amuse & les divertit; en sorte que si de pareils traits dominant dans une Fable, il est come certain qu'ils ne s'attacheront qu'à ces traits, & qu'ils couleront sur tout le reste sans presque aucune attention.

Ce principe posé, jugeons maintenant de nos deux Auteurs. De près de deux cents cinquante Fables de LA FONTAINE à peine en trouve-t on la moitié qui mènent à une moralité de quelque importance; quelques unes même contiendront de vraies antimoralités; & le plus grand nombre des autres ne font que de jolis & amusans badinages, des plus jolis, j'en conviens, mais enfin de purs badinages, sans aucune vraie ni utile instruction. Toutes celles de LA MOTHE au contraire, ou du moins à peu près toutes, conduisent à des moralités, & la plupart même à des moralités des plus importantes.

Si celles de LA FONTAINE régorgent de traits amusans & charmans, ne péchant en cela que par du trop & du superflus, celles de LA MOTHE manquent-elles de ces traits piquans & amusans? N'en contiennent-elles pas autant & peut être mê-

me au delà de ce qu'il en faut pour servir de véhicule & captiver le lecteur ?

Dans celles de LA FONTAINE on trouve nombre de négligences & de vraies chevilles, qu'on ne pardoneroit point aujourd'hui; tandis qu'à peine en trouve-t-on dans celles de LA MOTHE, incontestablement plus exact, plus correct, plus châtié.

La plupart des sujets de celles de LA FONTAINE ne sont pas de son invention; il les a tirés d'anciens Fabulistes. Ceux de LA MOTHE au contraire sont je crois tous de son invention, & pour la plupart d'une invention très heureuse; il en est créateur; ce qui ne lui donne pas un petit avantage sur LA FONTAINE.

On reproche à LA MOTHE ses longs préambules. Je ne le justifierai pas entièrement là dessus. Je dirai cependant qu'en général ces préambules sont pleins d'instructions, & que dès là ils ne doivent ennuyer que des esprits fivoles. Et LA FONTAINE n'en a-t-il pas de fort longs aussi, & quelques uns même plus longs que ceux de LA MOTHE? Qu'on les dise gais, badins, amusans au possible: Soit; Mais osera-t-on les soutenir également instructifs? Et n'est-ce pas néanmoins toujours à quoi il en faut revenir?

N'oublions pas de toucher un point très avantageux à LA MOTHE ; c'est que ses Fables ont pû supporter une grande épreuve, je veux dire d'avoir été mises en prose pour les rendre plus intelligibles aux jeunes gens, & de se faire lire également avec plaisir. Qu'on essaie de faire subir la même épreuve à celles de LA FONTAINE, & l'on verra ce qu'elles deviendront. J'estime cependant que c'est là une épreuve que doit pouvoir subir toute bone Poésie, en quelque genre que ce soit ; sans quoi je crains fort que ce qui nous y plait ne soit guère que pure séduction de la rime, du nombre, de la cadence, & de la versification.

J'ai osé proscrire ci dessus le mot d'*anti-moralité*, en parlant de quelques unes des Fables de LA FONTAINE. Je dois me laver d'un tel blasphème aux yeux de quelques uns de ses zélés partisans. Donons en donc quelques exemples ; exemples au reste que je ne me suis point acharné à chercher, mais qui viennent de me frapper en relisant ces Fables avec rapidité, & sans beaucoup les éplucher.

J'allègue d'abord la première, celle de la Cigale & de la Fourmi. Quoi que nulle moralité n'y soit énoncée, on voit bien

que le but est d'éloigner de la fainéantise & de porter au travail. Ce but est très bon ; mais la chute de la Fable , qui d'ordinaire est pourtant ce qui porte coup, n'en vaut rien & ne peut que produire un vice pire sans contredit & plus odieux que l'indolence & la fainéantise ; je veux dire l'avarice , la dureté , l'inhumanité , la raillerie & même l'insulte envers les pauvres & les indigens ; & les homes n'ont ils pas incontestablement plus besoin d'être détournés de l'avarice , & incités à la bonté & à la bienfaisance , qu'à l'activité & au travail ? Pour un home Cigale on en verra grand nombre qui seront charmés d'être autorisés à dire dans l'ocasion : *Vout chantiez : J'en suis fort aise : Et bien dansez maintenant.*

La chute de la Fable 7^{me} n'est elle pas encore une antimoralité des plus titrées ? On y charge JUPITER , c'est à dire , pour des Chrétiens , le sage , l'admirable Créateur des homes , d'être lui même l'Auteur du malheureux penchant que nous avons à être

*Linx envers nos pareils , & saupes envers nous ,
De nous pardonner tout , & rien aux autres homes.*

D'après ce trait là quel vicieux , quel

scélerat même ne pourra pas se dire secrètement, & le dire même ouvertement s'il en a besoin pour sa justification: *C'est Dieu qui m'a fait tel que je suis: Qu'on s'en prenne à lui.*

Mettons encore au rang des antimoralités tout trait goguenard & bouffon, quand on parle de Dieu, de Dieu, dis-je, dont on ne devrait jamais parler qu'avec un respect inéfable. Et n'est-ce pas cependant un tel trait que nous présente ce vers, sur la fin de la Fable 19me, *L'Enfant & le Maître d'école*, où après avoir parlé de trois ordres de gens assez odieux, les *babillards*, les *censeurs*, les *pédans*, on ajoute :

Le Créateur en a béni l'engeance.

Vers d'autant plus blamable, qu'outre cette manière goguenarde de parler de Dieu, on le charge encore, en quelque sorte, come dans l'article qui précède, d'être lui même l'Auteur de tous les travers & vices des homes.

Des Fables capables de détourner les homes de jamais entreprendre de se corriger de leurs vices & de leurs mauvaises habitudes, ni de faire le moindre effort pour cela, sont elles bien morales? Et

n'est-ce pas cependant à quoi même, contre l'intention de l'Auteur, je le veux bien, à quoi même, dis je, la chute de la Fable 40, *La Chate métamorphosée en Femme* : Reproche d'autant plus à faire à l'Auteur, que, non content de celle-ci, ses Fables 49 & 175 semblent encore venir à l'appui & en confirmer le pernicieux abus.

La Fable 41, *Le Lion & l'Ane chassant*, ne finit pas par une moralité formellement énoncée. Mais qui ne seroit surpris de voir qu'on y applaudisse à l'injustice & à l'ingratitude du *Lion*, du *Roi des animaux* envers l'Ane, qui après tout lui avoit rendu un très grand service, un service réel, & qui ne s'en applaudissoit point de façon à mériter le titre de *sanfaron*.

Le dernier vers de la Fable 47, *Le Renard & le Boeuf*, n'étoit il pas autant applicable à l'un qu'à l'autre. Mais au lieu de cette leçon, bonne en elle même, n'étoit il pas tout autrement important de tomber sur l'ingratitude & la perfidie des imitateurs du Renard?

Rangeons encore parmi les antimoralités, d'attribuer à *l'Enfer* la production de *la Goute* & de *l'Araignée*, come LA FONTAINE le fait sans façon dès le début de la Fable 50me. Veut il donc qu'on le croie Manichéen?

Au lieu de la froide chute de la Fable, 53me, *Le Renard & les Raisins*, n'eut il pas été tout autrement instructif & moral, d'ap'iquer cette Fable à la fausseté du cœur humain, qui très souvent, ne pouvant réussir à satisfaire ses passions, se les déguise à soi même & aux autres sous de fausses réflexions morales, fausses dans sa bouche, quelque vraies qu'elles puissent être en elles mêmes.

J'adopte avec plaisir la conclusion de la Fable 83. *LE BUCHERON & MERCURE*. Mais n'y a t il point de scandale à craindre des deux vers qui la précèdent, & l'exemple de la brutalité de *MERCURE*, d'un Immortel, n'autorise-t il pas tout mortel, à en faire autant? Si ce trait se trouvoit dans *LUCIEN*, Satirique perpétuel des Dieux de la Fable, on ne pourroit qu'y applaudir; mais ce n'est point là le but de cette Fable, & cette férocité de *MERCURE* nous y est présentée come une très belle chose.

Je n'ai rien à dire contre la conclusion de la Fable 85 *Le Pêcheur & le petit Poisson*, que l'on finit par ce vers :

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Mais n'auroit-on pas dû imaginer quelque autre Fable, ou du moins narrer un peu différemment celle ci, pour en venir à cet-

te chute? Après les si touchantes suplications du pauvre petit poisson, quel cœur, qui n'a pas dépouillé toute humanité, ne doit pas être indigné du procédé du Pêcheur, & de sa réponse si dure & si insultante? Voilà vraiment une belle leçon de bonté, d'humanité, de miséricorde, de tempérance!

Ne dois-je pas encore ranger parmi les antimoralités ces vers 17. 18. & 22 de l'Épître à Me. DE MONTESPAN, qui précède la Fable 125, *Les animaux malades de la peste*, vers qui renferment une flatterie lâche, basse, & très fautive, & en même tems injurieuse à tout ce qu'il y avoit alors de gens d'esprit & de gout:

*Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'aquerir vôtre suffrage*

Eh, qui conoit que vous les beautés & les grâces?

Est ce une bien belle moralité, n'est ce pas même une pensée très fautive, de dire à la fin de la Fable 183, *Le Mari, la Femme & le Voleur*, qu'un home qui met le feu à sa maison, pour avoir le plaisir d'embrasser sa Dame en l'emportant à travers la flame, montre *une Ame bien plus grande encore que folle?* Une telle parole ne porte-t-elle pas avec soi sa réfutation?

Qu'un Auteur Païen parle fort cavalié-

rement du hazard & de la Déesse FORTUNE, je ne m'en étone ni ne m'en choque pas. Mais pour un Auteur Chrétien cette Déesse FORTUNE n'est elle pas précisément ce que nous nommons la Providence (*)? Et dès là coment n'être pas indigné de cette fin de la Fable 184, *Le Trésor & les deux Homes* :

Mais que dire du troc que la FORTUNE fit !

Ce sont là de ses traits , elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre & plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un home se pendre.

Voilà encore de belles instructions dans un livre qu'on met avec tant d'éloge & d'admiration entre les mains de la jeunesse.

Je ne puis obtenir de moi de ne pas ranger encore parmi les antimoralités cette basse & grossière flatterie, qui ne renferme qu'un faux des plus manifestes, & qu'on

(*) La FONTAINE n'en convient-il pas lui même dans ces vers de sa Fable 35.

*Mais ce livre (du Destin) qu'HOMERE & les siens
ont chanté*

*Qu'est-il que le Hazard , parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?*

lit au premier vers de la Fable 227, adressée au Duc de Bourgogne, & intitulée, *Les Compagnons d'ULISSE* :

Prince, l'unique objet du soin des Immortels.

N'y a-t-il pas même une sorte d'impiété, de dire que les Immortels, c'est à dire, Dieu, n'a pour *unique* objet de ses soins qu'un seul individu de la race humaine, tant Prince soit il, & que tous les autres hommes généralement ne lui font rien ? De pareils traits sont-ils bien propres à former la jeunesse à la sincérité ? Le changement d'un seul mot auroit cependant remédié à tout cela en disant :

Prince, très cher objet du soin des immortels.

Voyez en échange L A M O T H E dans la première de ses Fables adressée à qui ? Au Roi lui même. Ni dans le prologue qui est assez long, ni dans la Fable, pas un mot de flatterie, pas même d'éloge. Instructions, conseils, exhortations, voilà ce qui y règne d'un bout à l'autre, & quoi que sans manquer au respect dû à son Roi, avec cette espèce d'autorité que donne toujours la vérité à tout homme qui parle son langage, & come de sa part.

Ma dernière critique en ce genre sera

celle de la Fable 238. *Le Roi , le Milan & le Chasseur.* Dans la seconde manière dont LA FONTAINE la conte, après avoir fait présenter au Roi par le Chasseur le Milan dont celui ci avoit fait capture , il continue ainsi :

Sur ce Chasseur l'animal se rejette ,

Et de son ongle tout d'acier ,

Sauvage encore & tout grossier

Hape le nez du pauvre Sire.

Lui de crier , chacun de rire ;

Monarque & Courtisans : Qui n'eut ri ? Quand à moi

Je n'en eusse quitte ma part pour un Empire.

Voilà vraiment un beau sujet de rire, de faire rire le Monarque lui même à qui l'on faisoit ce présent, & avec lui toute sa Cour, & surtout d'ajouter qu'on n'en auroit pas quitte sa part pour un Empire ! En quoi donc ce Chasseur étoit-il coupable, pour mériter une telle inhumanité. Mais eut-il été un DAMIENS, quel spectateur sage auroit jamais été tenté d'en rire, & n'auroit même pas craint de se deshonoré par là. Tous ces rires & singulièrement ceux du Monarque, s'accordent-ils bien avec ce début du Prologue de cette Fable :

*Come les Dieux sont bons , ils veulent que les Rois
Le soient arssi , c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits.*

Cela s'acorde-t-il bien avec les éloges qu'on fait du Roi de cette fable , dans la première manière de la narrer , de même qu'avec le dernier vers où l'on revient encore à louer l'indulgence dans les Rois ? Avec un tel cœur dur , coment l'Auteur a-t-il pu dire à la Fable 170 : *Mais un fripon d'enfant , cet âge est sans pitié Et qu'avoit-il fait ? Pris sa fronde & du coup tué plus d'à moitié : Quoi ? Un pigeon.* De tels traits , de tels exemples dans un Auteur si vanté seront ils bien propres à former la jeunesse à la bonté du cœur , à l'humanité & à la compassion envers les malheureux ? Et n'est-ce pourtant pas là un des points capitaux de toute bonne éducation ? De tels traits encore un coup sont-ils bien dignes du bon LA FONTAINE , bien dignes des éloges dont on le comble , & des superbes éditions réitérées qu'on fait de ses Fables ?

Venons maintenant à des critiques d'un autre genre , moins graves à la vérité ,
&

& que certaines gens pourront même traiter de minuties & de vétilles; mais qui ne paroîtront pas telles à quiconque conoit la correction & l'exactitude, en vers aussi bien qu'en prose.

Je comence encore par la première Fable, *La Cigale & la Fourmi*. Au troisième vers *la bize* doit y signifier l'hiver. Cependant il est de fait qu'ordinairement la bize ne souffle pas moins en été qu'en hiver. Toute la différence c'est qu'en été elle nous rafraichit, & qu'en hiver elle nous glace & nous transite. Il est encore de fait, que le plus souvent les mois de Novembre & de Décembre sont des tems de brouillards, sans bize; & c'est pourtant alors que la disette devoit réduire la Cigale à aller crier famine chez la Fourmi. Il est donc clair que jamais la bize ne peut être synonyme à l'hiver; & qu'ainsi si la neige se fut présentée à l'esprit de l'Auteur il l'auroit sans doute préférée.

Malheureusement pour les vers 5 & 6 de cette même Fable la Cigale ne mange ni *mouche* ni *vermisseau*; elle ne se nourrit que de verd, & peut-être encore de quelques grains tendres.

En retranchant les deux derniers vers de la Fable 2, *Le Corbeau & le Renard*, la

chute en feroit très jolie ; au lieu que ces deux vers sont froids , plats & totalement superflus.

A la Fable 7 , *La Besace* , au vers 27 , *Tout ce que nous sommes* , demande absolument la suppression du *tout* du vers 29. Il faisoit donc dire , *Nous nous le pardonnons*. Ou si l'on veut :

*Car tous tant que nous sommes ,
Linx envers nos pareils , & taupes envers nous ;
Nous nous pardonnons tout.*

Que si quelqu'un trouvoit peu françoise cette expression , *Tous tant que nous sommes* , je le renverrai à la Fable 146 , vers 3 , & à la 148 vers 9 , où l'Auteur l'emploie lui même.

A la Fable 8 , *L'Hirondelle & les petits Oiseaux* , au vers 31 , *Persones* est un mot impropre en parlant d'oiseaux ; aussi n'est-il mis là que pour la rime.

Fable 18 , *Le Renard & la Cicogne* , vers 4 : , *Pour toute besogne* , qu'elle expression , pour dire *pour tout mets*. En parlant d'un bon plat , diroit-on que c'est une excellente besogne.

Fable 32 : *L'Ane chargé d'éponges &c.* Qu'est-ce que le dernier vers , sinon une misérable cheville.

Fable 34: *La Colombe & la Fourmi*, vers 13, *Lui fait fête*, pour dire, *s'en fait fête*, peut-il se supporter ?

Fable 36. *Le Lièvre & les Grenouilles*, vers 17. *Douteux* ne se dit que des choses, & jamais des gens. Il n'y avoit qu'à dire : *Agité, toujours inquiet*.

Fable 39 : *Le Pan se plaignant à JUNON*. Les vers 23 & 24 ne sont ils pas très synonymes, quant à l'usage de ces deux oiseaux ?

Fable 42 : *Testament expliqué par ÉSOPE*, vers 35, *Treuve*. C'est rimer bien à l'aise que de changer les mots. Quatre ou cinq fois on lit ce mot ainsi changé dans ces fables. Fort bien, si c'étoit dans la bouche de quelques manans ; mais ici dans la bouche des Avocats d'Athènes !

Fable 43 : *Le Meunier, son Fils & l'Ane*. Ne restoit-il pas assez de variété dans cette fort jolie Fable, quand même on en auroit supprimé le premier trait, qui est contre nature, incroyable & même impossible, vû le poids. Quoi ? un vieillard & un jeune home de 15 ans porter ainsi un Ane sur leurs épaules ! De plus étoit-ce le moyen de faire paroître l'Ane *plus frais* ? Ne devoit il pas souffrir d'être ainsi lié & porté renversé, loin de fort goûter cette façon d'aller.

Fable 56 : *Le Lion devenu vieux* ; vers 8 : *Par l'âge estropié* : Quelle malheureuse cheville ? Etoit-il estropié par l'âge ? N'étoit-ce pas par le Cheval , le Loup , & le Bœuf dont on a parlé ?

Fable 61 : *Le Lion amoureux* : vers 7 : non du prologue , mais de la Fable : A-t-on jamais dit la *hure* d'un Lion.

Fable 63. *La Mouche & la Fourmi* , vers 8 , *Devant toi* , pouvant signifier *en ta présence* , au lieu de *avant toi* , rien n'étoit si aisé que d'éviter cette équivoque en disant : *Je le goute avant toi*.

Fable 68 : *L'Homme & l'Idole de bois*. Aucun bon Auteur ne fait *Idole* masculin. Pour ne pas faire un solécisme , il n'y avoit qu'à dire au vers 7 , *Jamais Idole* , où que ce fut ; & au vers 17 *la trouve pleine d'or*.

Fable 89 : *Le Satire & le Passant*. Le but de cette Fable étant de doner de l'horreur pour un vice très odieux , n'est ce pas manifestement nuire à ce but , que de le tirer d'une chose en elle même très innocente , & cela à l'aide d'un pur jeu de mots & d'une espèce de bouffonnerie.

Quelle chute froide & très superflue que celle de la Fable 102 , *L'Ours & les deux Compagnons* ; tandis que LA FONTAINE en avoit une doublement instructive devant les yeux dans ESOPE , où on lit cette ré-

ponse de celui des deux Compagnons à qui l'autre demandoit ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille: *Il m'a dit de me garder de jamais m'acoster d'un ami tel que toi.*

Fable 106: *Phœbus & Borée: vers 8. Affaire* peut-il jamais signifier, *cause, raison.* Toujours pour la rime.

Vers 10. *Bon manteau, bien doublé, bone étoffe, bien forte.* Pas moins de quatre synonymes; c'est un peu trop.

Fable 107: *Jupiter & le Métayer.* Six vers avant la fin, *Fructifie & raporte.* Quels synonymes! Quelle cheville! Au lieu de dire: *Abondamment raporte.*

Fable 108: *Le Cochet, le Chat & le Souriceau.* C'est mal soutenir la charmante peinture de l'ignorance du Souriceau que de lui faire dire au vers 13, *Prendre sa volée;* car quand on s'exprime ainsi, on ne peut pas ignorer ce que sont des ailes, & on ne les appellera pas *une sorte de bras;* & de plus si ce Souriceau ignoroit ce que sont des ailes, il devoit aussi peu favoir ce que sont des bras. A cela près cette Fable est toute charmante.

Fable 127: *Le Rat retiré du monde.* vers 11 & 12. Voici encore un trait gouguenard & peu religieux; souvent même très faux, quant à des biens temporels.

Fable 130: *La Cour du Lion*. D'abord ce Lion est, come de raison, qualifié de *Sa Majesté*, vers 1; de *Monarque*, vers 18; ensuite vers 26 ce n'est plus qu'un simple *Monseigneur*.

Fable 131: *Le Vautour & les Pigeons*: vers 9. La ferre est perçante, & jamais *tranchante*.

Fable 140: *La Tête & la Queue du Serpent*, vers 20 & 21. Jamais queue de Serpent fut elle vénimeuse?

Fable 151: *L'Ours & l'amateur des Jardins*: Les deux vers de la fin:

*Rien n'est si dangereux qu'un ignorant Ami;
Mieux vaudroit un sage Enemi.*

Cette sentence, énoncée d'une manière si positive & si générale, étone tellement, qu'on ne peut que la relire deux ou trois fois, en supposant toujours qu'il n'est pas possible qu'on ait bien lû. On a beau imaginer tout ce que pouroit nous causer de plus facheux un ignorant ami, jamais pourra t-il nous nuire autant qu'un ennemi, si sage soit-il? Car s'il est sage, il le sera pour lui, & non pour nous.

Fable 153: *Le Cochon, la Chèvre & le Mouton*: Vers 20 & 22. La voix vient du fond, & non du haut du gozier; &

le haut de la tête fit-il jamais entendre de son , excepté peut-être celle de JUPITER quand il acoucha de MINERVE ?

Fab. 157: *L'Horoscope: Vers 44. Poète*, en deux syllabes est une licence insupportable; d'autant plus que rien n'étoit si aisé que d'y remédier en disant: *Ainsi périt jadis le trop crédule AESCHILE. Ou , pour faire moins de changement, Même précaution nuisit au pauvre AESCHILE.*

Fab. 176: *Le Fou qui vend la Sagesse. Vers 1.* Se mettre à portée auprès de quelqu'un , est un pléonasme si étrange , que si on le passe , il n'y aura désormais qu'à faire de la langue tout ce dont on aura besoin.

Fab. 197: *Le Chien à qui on a coupé les oreilles: Vers 7. 8. & 9.*

*Ainsi crioit Moustar , jeune Dogue , & les gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans ,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.*

Je doute que dans aucun bon Auteur on trouve rien de plus mal énoncé que ces vers. Si Moustar poussa ces cris pendant l'opération , ne faloit il pas dire :

*Ainsi crioit Mouflar , jeune Dogue , à qui gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans ,
Sans aucune pitié coupèrent les oreilles.*

Et s'il pouffa ces cris après l'opération , come il paroît que l'entend l'Auteur , tant par ce qui précède que par ces mots , *Venoient de lui couper* , n'y a t il pas ici un lourd *Husteron proteron* , come on s'énonce dans l'école , c'est à dire , une transposition , un renversement d'idées ? Car pour parler sensément il faloit dire , que *Mouflar crioit ainsi , tandis que ceux qui venoient de lui couper sans pitié les oreilles étoient peu touches de ses cris.*

Fab. 203 : *Les Lapins* ; Vers 2. *Et qu'il se comporte.* Ce que est absolument reprouvé par nôtre langue.

Fab. 208 : *Le songe d'un habitant du Mogol.* Dans une de ses Fables l'Auteur s'est moqué de l'influence des Astres , & ici il la croit , vers 29 & 30.

Fab 233 : *La Chauvesouris &c.* Le titre & le premier vers disent *le Canard* , & au vers 33 il se trouve changé en *Plongeon* ; deux espèces néanmoins très différentes.

Fab. 235 : *Le Loup & le Renard* : J'ai

déjà observé ci dessus, que *Poète* en deux syllabes ne se peut souffrir. Rien n'étoit plus aisé que de dire ici au vers 15, *Ne sont en l'œuvre du Poète.*

Fab. 239: *Le Renard, les Mouches & le Hérisson*: Vers 4 & 5 avant la fin. On diroit presque ici que les Courtisans & les Magistrats ne sont pas des homes. Il faloit donc dire expressément & sans le faire deviner, qu'ARISTOTE apliquoit cet Apologue aux homes en général, à tous les homes.

Fab. 241: *Philémon & Baucis*. Le premier & le second vers sont expressément de l'or & de la grandeur deux Divinités distinctes. Il faut donc au vers 5, *Véritables Vautours* au pluriel, & non au singulier.

A la page 5. de cette Fable, *Philémon & Baucis* sont conduits par les Dieux sur un mont. Et ici ils se retrouvent sous leur humble toit, où les murs changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs. Il y a là peu de netteté & d'exactitude de narration. De plus, on ne dit pas *changer à*, mais *changer en*: *Changent leur frêle enduit en marbres des plus durs.*

Fab. 243: *Belphégor*: Vers 94: Qu'est-ce que alteroient ajoute à apétissoient qui

précède? N'est-il même pas plus foible?
Donc triste cheville.

Fab. 244: *Les Filles de Minée*. Dans le second de leurs récits, fait par *Climène*, elle demande à ses Sœurs *quelque heure de silence*. La demande est un peu forte pour des filles. Il valoit mieux dire, *quelque instant de silence*, d'autant plus que ce récit de *Climène* n'occupe que trois pages.

Trente six lignes avant la fin du récit d'IRIS on lit ces vers :

*Il fait partir de l'arc une flèche maudite
Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.*

Percer d'une atteinte, quel langage!
Quand on est percé, sans doute qu'on est atteint.

Fab. 246: *Le Fleuve Scamandre*: Vers 12.

C'est dans la vue & dans l'intention.

De tels synonymes, de telles chevilles seroient à peine supportables dans un écolier. Il n'y avoit qu'à dire:

Ce n'est vraiment que dans l'intention.

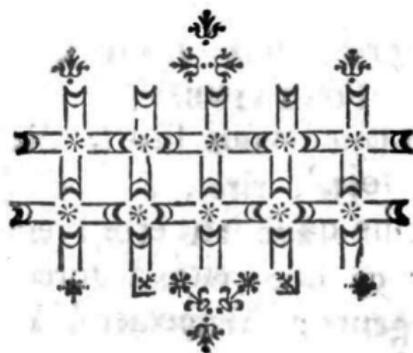
Voilà quelques unes des remarques qui viennent de se présenter à moi, en relisant ces Fables, sans trop les épulcher,

& avec une rapidité telle qu'on ne lit guère ainsi la gazette, pouvant afirmer que je n'ai pas mis à cette lecture deux jours entiers. Je suis donc bien éloigné de croire que j'y aie relevé tout ce qui mérite de l'être, & que de meilleurs yeux ne manqueront pas d'y observer, des qu'ils les liront avec un œil déprévenu. Cependant à ne tabler que sur ce qu'on vient de lire, j'ose défier le lecteur le plus solidement critique, de pouvoir trouver dans les Fables de LA MOTHE seulement le demi quart autant de choses à lui reprocher dans l'un & l'autre genre de mes observations. Que si je succombe dans ce défi, je suis tout prêt à me dédire du jugement que j'ai porté, & à donner avec plaisir la palme à LA FONTAINE.

En attendant je conclus & dis, que qui voudra s'égayer, rire, & s'amuser agréablement, doit lire LA FONTAINE, come étant tout ce que nous avons de mieux dans ce genre: Mais qu'aussi celui qui préférera du moral, du moral excellent, présenté gaiement, sans risques de mélancolie, & avec beaucoup de correction & d'exactitude poétique, doit plutôt lire LA MOTHE.

Et come je ne fais que trop combien la plupart des homes sont enclins à dése-

rer à l'autorité de quelque grand Nom, plutôt qu'à celle de la Raison, il est bon sans doute que je fortifie le jugement que je viens de porter de ces deux Fabulistes, du suffrage d'un des Grands Hommes de notre Siècle, le *Comte DE TESSIN*, Gouverneur du Prince Royal de Suède. Dans le Recueil de ses Lettres au Prince son Elève, les Fables de LA MOTHE y sont fréquemment citées avec beaucoup d'éloges, tandis que je crois me souvenir qu'il n'y est fait aucune mention de celles de LA FONTAINE.





S E C O N D E L E T T R E

De Mad. de L... à son Fils.

JE vous ai donc soupçonné mal à propos, d'avoir cherché des détours & de mauvaises raisons, pour nous cacher un tort léger. Eh bien, mon Fils, je ferai bien aisé de m'être trompée, & si vous voulez m'en convaincre, je vous en demanderai pardon de tout mon cœur. Mais voilà ce que c'est que de se mettre dans le cas d'être soupçonné. Si vous aviez la réputation d'être toujours franc, vous seriez à l'abri de toute accusation téméraire, & cette réputation vous l'auriez, si vous méritiez de l'avoir.

Convenons qu'il faut être bien sot, pour vouloir cacher la vérité à force de raisonnemens. Quelque spécieux qu'ils puissent être, ils doivent porter un caractère de fausseté, auquel il n'est pas possible de se méprendre. Aussi voit-on les gens les plus bornés démêler au premier coup d'œil la foiblesse d'un sophisme, & il ne faut pas être moins stupide, que corrompu, pour se flater de substituer avec succès le

mensonge à la vérité. Cette sottise ne peut venir que d'un excès d'orgueil; ne vouloir jamais avoir tort, c'est la manie d'un homme, qui veut passer pour parfait & paroître supérieur à tous les autres. Il est vrai que les moyens par lesquels il cherche à nous persuader sont singulièrement combinés, car pour cacher des défauts, souvent peu considérables, il se livre au vice le plus humiliant; il oublie que le mensonge & la fausseté rendent un homme méprisable sur toute la terre.

Au défaut de la vertu, le sens commun doit suffire pour étouffer un pareil penchant; & come vous en avez senti l'importance plus d'une fois, je dois être tranquille sur cet article; mais je voudrois que vous eussiez en horreur toute apparence d'obliquité; alors je serois sûre que vous sentez le prix de la franchise.

On avoit un jour excessivement paré une jeune personne pour la mener au bal; le lendemain elle devoit rendre visite à une parente dévote; non-seulement elle ne fut point parée, mais on lui défendit de parler des plaisirs de la veille. Elle en demanda la raison. C'est, lui répondit-on, que votre parente blame la parure & les amusemens de la jeunesse, & come à votre âge on doit tâcher de plaire à tout le

monde, il faut apprendre à conoitre les différentes façons de penser, afin de s'y conformer avec prudence. Mais, demanda la jeune fille, si l'on s'y trouve avec deux personnes qui pensent différemment? Cette question n'étoit pas d'un enfant; on ne pouvoit mieux relever l'absurdité des principes qu'elle venoit de recevoir.

Je voudrois, mon Fils, avoir à vous applaudir d'une telle objection; j'en ressentirois une joie véritable; mais il me semble que vous êtes plutôt dans le système de parler à chacun suivant sa manière de penser, & cette remarque, que j'ai eû occasion de faire plus d'une fois, m'a toujours affligée. Ce n'est pas là un défaut de votre âge; l'étourderie de la jeunesse fait ordinairement tomber dans un excès tout contraire. On doit sans doute des égards à tout le monde; on doit se défier de ses opinions, & fuir tout sot entêtement; on doit encore proposer ses sentimens avec la modestie qu'un homme d'esprit conserve toujours; mais la vérité a ses droits, qu'il n'est point permis de trahir, & si la prudence conseille quelquefois de taire son opinion, la droiture & l'honneur ne souffrent jamais qu'on dise le contraire de sa pensée.

L'envie de plaire doit avoir ses bornes. Si vous les franchissez, sans avoir réussi

dans le deſſein de ménager la délicateſſe des autres, vous tomberez dans une inconſéquence qui vous donera l'air ridicule & faux. La façon de penſer des homes eſt trop diverſe; on ne peut ſe flater de réunir tous les ſuffrages. Celui qui veut plaire ſans exception, finit ordinairement par déplaire à tout le monde. L'home d'eſprit & d'honneur tient une autre conduite. Quand il a examiné ſes actions & ſes ſentimens, avec la ſévérité qu'il ſe doit à lui même, il ne ſ'abaïſſe point à les diſſimuler; il les avoue avec confiance, perſuadé que quelle que ſoit la diverſité des opinions, il ne pourra dans aucun cas bleſſer des Juges équitables, en diſant la ſienne; la droiture de ſon cœur, la pureté de ſes intentions, lui garantiffent l'eſtime publique.

Voilà, mon Fils, pourquoi il eſt ſi eſſentiel d'avoir à ſes propres yeux une conduite ſans reproche; c'eſt elle qui nous done cette contenance noble & tranquile, qui ne quite jamais l'home de bien. Dans cet état de paix & de confiance, ſi nous ſomes aprouvés par les autres, c'eſt une ſource de ſatiſfaction de plus, & coment pourrions nous ne pas l'être? L'injuſtice & l'erreur ſont paſſagères, la vérité & la

juſtice

justice triomphent toujours. Mais fussions nous b'amés par toute la terre, ce blâme n'est rien, quand il est injuste. Ce n'est point le jugement vain & téméraire des homes, c'est le témoignage de nôtre conscience, fondé sur la vertu & la vérité, qui doit décider du mérite & de la règle de nôtre conduite. Voilà, mon cher Fils, une bone leçon à suivre; je saurai vous louer lors que vous m'en donerez le sujet, ce que je desire ardemment.

Je suis &c.





REFLEXIONS

Sur la Constitution Républicaine.

UN bon système de Législation est celui où la distribution des forces du tout est telle, qu'il en résulte la plus grande somme de bonheur possible, pour chaque individu qui le compose.

Le bonheur naît de l'égalité, & plus une Constitution politique conservera l'égalité naturelle, plus en général les individus seront heureux. Mais comme l'égalité naturelle ne peut subsister avec l'Etat civil, il a fallu diviser le Peuple en portions inégales, sans qu'il cessât pour cela d'être un, & confier à chaque partie une portion inégale de pouvoir, sans que le pouvoir du tout fut affaibli, mais seulement que l'exercice en fut réglé. Or pour faire cette distribution de pouvoir, il faut comparer les diverses parties du Peuple avec le tout & entr'elles; les envisager dans tous les cas possibles, & avec différentes parties de pouvoir : Les Loix politiques sont l'expression des rapports qui naissent de cette comparaison.

Presque toujours l'imperfection d'un système de Législation vient de ce que l'expression de quelques uns de ces rapports manque, ou de ce que la comparaison ne les a pas fait naître, & un de ces rapports négligé influera sur les autres & peut à la longue les changer.

Si dans la distribution des pouvoirs on eût confié à un des Corps de l'Etat celui d'admettre des Etrangers à une partie des avantages de l'association politique, & que le Législateur n'eût point vû les divers rapports qui naissent de ces nouveaux associés & de leur postérité avec tout le Corps & chacune de ses parties, il est évident qu'il eût laissé à faire à ses descendans une addition nécessaire à son ouvrage.

Car il est certain, que par leur nombre ou leur industrie, leur pauvreté ou même leurs richesses, par l'influence réciproque qu'ils donent, ou qu'ils reçoivent, la constitution peut en être changée ou altérée, & qu'opressés, ou instrumens de l'opresseur, la liberté & l'égalité peuvent en être également détruites.

J'entens dire qu'il n'est pas nécessaire de tout régler dans un Corps politique, & que les principales parties bien ordonnées tout le reste l'est aussi. C'est ainsi que

dans ces machines qui nous font admirer la puissance de l'art, il suffit d'imprimer le mouvement aux principales roues, & toutes autres le reçoivent d'elles & s'y conforment. A cela je répons, que je pourrais faire une comparaison aussi juste & qui prouveroit tout le contraire, mais qu'une comparaison n'est pas une preuve; que ce qui est vrai en Méchanique ne l'est pas en Morale, & moins encore en Politique; & qu'enfin on ne peut décider exactement quelles sont les plus petites pièces de la Machine.

Mais déjà je crois entendre le cri imbecile, que tout ceci tend à changer les constitutions. Je sens qu'il est facile de se servir de grands mots; qu'il est plus facile encore de les mal expliquer & d'étourdir des homes simples avec tout ce tintamare; faudra-t-il donc que la justice & la raison se taisent, parce que l'aveuglé préjugé parle quelquefois plus haut qu'elles? Un Auteur a dit, que le principal objet d'un Peuple dans la formation de sa constitution étoit sa durée. Cet Auteur se trompe, ce n'est pas la durée de la constitution, mais la durée du bonheur qu'elle lui assure, qui est son principal objet; ce principe est évident; je n'en ferai pas d'application particulière ici.

Les Loix , qui déterminent la Constitution de l'Etat , peuvent être toujours les mêmes , & la Constitution elle même être changée.

Cette observation , qui échape aux yeux vulgaires , & à ceux qui trouvent leur intérêt dans un aveuglement volontaire , fait souvent qu'on vous acuse de l'ébranler , lorsqu'on a précisément un but contraire.

Les Loix sont une règle immobile & tout se meut autour d'elles par l'effet inévitable des passions. Au dedans , les conditions , les mœurs , l'esprit , le comerce , les intérêts sont sujets à des mutations successives ; au dehors , les mêmes causes produisent différentes révolutions , & leur influence , quoique moindre , n'est pas sans effet. Il arive de là que le degré de force & d'utilité d'une Loi hausse & baisse par succession de tems , que les objets pour lesquels elle avoit été portée lui échapent , l'arbitraire en naît , parce que portant à faux , on la resserre ou on l'étend par des vues particulières , & la Loi , expression de la volonté de tous , & protectrice impartiale de tous , devient un instrument utile au puissant , qui la comande , & une défense impuissante pour le foible qui la reclame. Conclurons nous de ces ob-

servations générales, que nous devons écouter come un excellent Citoyen, celui qui faisant décrire aux Loix le même cercle que décrivent les choses qu'elles doivent régler, adapteroit ces Loix à ces choses, & les rendroit aussi muables qu'elles?

Mais ici je me sens arrêté par une considération, qui sans doute a dû s'offrir à ces homes, qui, dans le combat des passions inquiètes, voient se préparer la foiblesse & les révolutions d'un État, & qui osent prévoir l'écueil, pendant que le calme dure encore, afin qu'on puisse éviter de s'y briser durant l'orage.

Les Loix suposent les vices & les passions de l'home; si cela n'étoit pas, elles seroient absurdes; mais dites à des homes, tels vices, telles passions vous entraînent & produiront tels effets; ils se riront de vous ou crieront à la calomnie. Ils ignorent la vérité du reproche, ou la veulent cacher. Les Loix suposent l'home faillible, mais suposer qu'il feront des fautes, c'est les ofenser.

Il est démontré que la population diminue dans les Villes, & qu'elles ne se soutiennent & ne s'accroissent que par les habitans de la Campagne & par les Etrangers, qui viennent s'y établir. Aux causes générales de cette dépopulation se joint

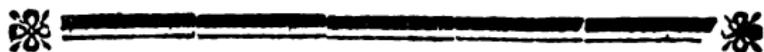
gnent dans une Ville comérçante celles de la multitude des Rivaux en fait de commerce & de la petiteffe du Champ, qui, laissant peu d'espace à l'avidité du gain pour déployer ses ressources, & resserrant trop les desirs inquiets d'une jeunesse corrompue, qui hait le travail obscur de l'Artisan, sans pouvoir subsister que par lui, & recherche la licence & les aventures, qu'il ne peut trouver qu'au dehors, produisent de fréquentes émigrations. De nouveaux homes succèdent, il est vrai, mais ceux ci ne remplissent pas la Classe des Citoyens, dans la même proportion qu'elle s'épuise; ils ne remplissent guère que celle des Habitans & dans la suite celle des Natifs. De là naissent deux observations.

Le nombre des Citoyens diminue; j'entens par cette diminution, non-seulement celle qui est réelle & prise dans un sens rigoureux; mais encore une diminution relative, qui naît du nombre des Citoyens comparé avec celui des autres individus qui composent aussi le corps de la République. Qu'avec le tems cette diminution prenne de nouveaux accroissemens, & il est dans l'ordre des choses qu'elle les prenne, les Citoyens seront identifiés au Gouvernement, soit par leur force, soit par leur

foiblesse. Le pouvoir exécutif s'approchera toujours d'avant ge du pouvoir législatif, jusqu'à ce qu'enfin ils se confondent; & come il est dans la nature que toute autorité cherche à s'étendre, qu'elle est d'autant plus grande qu'elle est moins divisée, que les différens Corps qui jouissent de ses différentes parties sont plus réunis, & qu'elle s'étend sur un plus grand nombre d'objets, elle aquera enfin un degré de force auquel il n'y aura plus ni barrière ni contrepoids.

La plus grande somme de bonheur possible pour chaque individu & pour l'Etat est la seule borne qu'on doit poser à la liberté naturelle. De là il suit que toute condition inutile est nuisible, par cela même qu'elle est inutile, & que me priver d'une partie d'un bien, que j'ai reçu de la nature & nécessaire à mon bonheur, sans qu'il en résulte l'avantage de tous, est une injustice manifeste.

Dans une République, tout ce qui tend à introduire une plus grande inégalité & à l'y rendre constante, est un mal d'autant plus dangereux, qu'il est de nature à s'accroître toujours d'avantage.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts de BESANÇON, après avoir assisté le matin, dans l'Eglise des PP. Carmes, à une Messe en Musique & au Pannégirique de ST. LOUIS prononcé par M. HOIEAU, Prêtre de l'Oratoire, Curé de St. Mauris, tint l'après midi une Séance publique, pour la distribution des Prix.

M. ROMAN Président de l'Académie, comença par déplorer la double perte que les Lettes avoient faite cette année, par la mort de deux de leurs plus illustres Protecteurs, M. le Dauphin, & le Roi de Pologne STANISLAS; mais come cette Scéance étoit particulièrement destinée à faire conoitre au Public les Ouvrages couronnés, M. le Président anonça, qu'après qu'on auroit rempli cet usage, M. TALBERT, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine, rendroit plus particulièrement les hommages de l'Académie à la mémoire de ces deux Princes, si dignes de nos regrets, par une pièce de vers de sa composition.

Ensuite M. ROMAN s'étendit particu-

lièrement sur les vues d'utilité publique, qui devoient animer les Sociétés Littéraires & sur le choix des sujets qu'elles propofoient à l'émulation, uniquement pour faire fervir les Lettres au bonheur des hommes, rendre la vertu plus aimable, & le vice plus honteux ; faire aimer la Patrie & refpecter les Loix.

La Maxime que l'Académie avoit propofée l'Année dernière renfermoit une importante leçon ; il s'agiffoit de perfuader aux Nations, que leur fortune & leur gloire dépendent, auffi bien que celle des particuliers, de la bone opinion qu'elles favent inspirer à ceux qui les environent.

Pour développer cette vérité, il faloit que l'Orateur, devenu le Précepteur des Nations, le Flambeau de l'histoire à la main avec la Philofophie pour guide, vit les États dans le berceau, fuivit leurs accroiffemens & prouvat que les progrès d'une Société politique ont toujours marché en raifon de l'opinion qu'en avoient les voifins ; que les jours de fon plus grand crédit ont été ceux de fa gloire, & que l'inftant de fa chute a toujours fuivi le moment où elle venoit de perdre toute confiance dans l'efprit des Peuples, qui avoient quelques rapports avec elle.

Quinze Concurens fe font disputé l'ho-

neur de traiter un sujet si intéressant, mais la plupart ne l'avoient vu que de côté. Les uns ont borné la réputation des Etats à la seule supériorité de leurs armes, sans faire attention, que les vertus sublimes, l'humanité, la bienfaisance, l'amour de la paix, la fidélité à remplir ses engagements sont bien plus propres à assurer aux Nations une véritable gloire. D'autres se sont arrêtés à prouver ce qui n'étoit pas en thèse, & se sont attachés à établir qu'il importoit aux particuliers d'avoir une bonne réputation ; mais c'étoit de cette vérité qu'il falloit partir pour annoncer aux Nations qu'elles n'avoient pas moins d'intérêt que les particuliers à se faire un nom & à le soutenir.

Un seul Auteur avoit envisagé le sujet dans toutes ses parties. Il a pris les choses dans le détail & il a traité également de la réputation des particuliers, de celle des Princes & de celle des Empires. A la vérité la crainte de rien omettre lui a fait passer les bornes de son sujet & celles du tems prescrit par l'Académie, mais la force de ses expressions, le choix des citations, la noblesse de ses images, la finesse de ses idées ont déterminé l'Académie à lui donner une des Courones, & à l'ouverture du billet joint à sa Dévise, on a trouvé

le nom de M. LE TOURNEUR, demeurant à l'Hôtel de Flandres Rue St. Germain l'Auxerrois à Paris.

La nécessité de se referrer dans les bornes d'un Extrait ne permettra pas d'entrer dans un détail de cet ouvrage ; on se contentera de transcrire la peroraison de l'Auteur, pour doner une idée de son stile & de son plan.

O vous, qui environnez les Trônes & qui conseillez les Rois, ne vous laissez point de leur répéter que la valeur sans la justice, en bravant les dangers, les reproduit, & les multiplie ; qu'elle enfante la haine, anime le désespoir, & porte à des révolutions extrêmes ; qu'elle ne fait jamais le bien d'un Peuple sans faire le mal d'un autre, ou plutôt de tous les deux ; que les homes donent toujours à regret une admiration qui les humilie ; que le sentiment de la crainte est un sentiment douloureux & pénible, qui pèse sur les cœurs & contre lequel ils réagissent sans cesse, come un ressort comprimé, qui ne s'en détend qu'avec plus de fureur.

Dites leur que la justice leur offre des triomphes bien plus faciles & une réputation bien plus flatteuse & plus solide ; que le tems ni le fort ne peuvent détruire le

respect qui est son ouvrage; qu'elle est le lien le plus fort & le plus doux des Nations; qu'elle seule fait des Conquêtes sans Soldats, les conserve sans armes, repousse & détruit les ennemis sans répandre leur sang, trouve des Alliés sans tréfors, procure la gloire sans danger & la paix sans combat: Qu'elle est le Dieu Tutelaire des Etats & le bienfait de l'Univers, & que la Nation la plus juste doit à la fin devenir la Nation la plus puissante.

Ensuite M. ROMAN a observé, que l'on n'avoit reçu aucune Dissertation sur les anciens Preux; que la même chose étoit arrivée en 1758. lorsqu'on avoit proposé un Prix sur la Pairie, & que le silence des Auteurs sur les points d'Histoire générale de France, tandis qu'ils travailloient avec tant de zèle & de succès aux Dissertations concernant la Franche Comté, autorisoit l'Académie à se referrer dans les bornes de l'Histoire particulière de la Province, qui fait le principal objet de son établissement.

Le Sujet proposé pour la Dissertation n'étoit pourtant pas stérile, M. ROMAN en a donné des preuves par une digression sur la Chevalerie ancienne, où il a démontré que le nom de *Preux* n'étoit qu'un titre

doné aux vaillans Chevaliers après leur mort.

Après cela il a anoncé les Ouvrages couronnés sur les Sujets des Arts. L'Académie avoit deux Médailles à donner à ceux qui indiqueroient la meilleure manière d'assurer le flotage des bois de chauffage pour Befançon ; il y a eû 25. Concurrents dans le cours de deux ans, ce qui a obligé de multiplier les distinctions. Le premier Prix a été décerné au Sr. LERONDELLE, Comis aux Ponts & Chauffées ; le second a été partagé entre M. MONNIOTTE, Conseiller au Bailliage, connu par son gout pour les Mécaniques & surtout pour la Pyrotechnie, & le Sr. CHERVIN, employé à l'Hôtel de Ville: C'est ainsi que l'Académie, sans conoitre les Auteurs, apprécie le mérite dans tous les genres, & voit avec plaisir le Savant luter avec l'Artiste, sans que les conoissances accumulées du premier étouffent le génie du second.

L'objet de ces Ouvrages est de perfectionner la construction & la disposition des pièces de bois mises diagonalement sur la rivière du Doux, pour arrêter les Flotes lancées à buches perdues. Le détail de la manœuvre, les termes d'Arts, le nombre des Mémoires couronnés n'a pas permis d'en faire la lecture en entier & M. DROZ, Con-

feiller au Parlement en a rendu le Précis.

On en a usé de même pour les Ouvrages présentés sur la manière la moins onéreuse de fabriquer du Salpêtre en Franche Comté, & après avoir décerné le Prix au Sr. DEVANNES Apoticaire à Besançon, & des Accessit aux Srs. JAMSON & PURICELLI, M. ROUGNON a donné l'Extrait de l'Ouvrage couronné, qui réunissoit aux vues des autres Concurrens sur l'établissement des Angars pour la formation & la régénération du Salpêtre, les Observations Chimiques les plus savantes.

On avoit crû pendant longtems que l'acide nitreux étoit répandu dans l'air, mais le Sr. DEVANNES a démontré qu'il n'y avoit que l'acide vitriolique qui, combiné avec le sel phlogistique émané des plantes & des animaux putréfiés, concourt à la formation du nitre; ainsi c'est par le travail & la manipulation des terres, par les arrosemens d'eaux corrompues, par l'infusion de certaines plantes &c. qu'on peut parvenir à augmenter sans beaucoup de fraix la régénération & la fabrication du Salpêtre dans un lieu destiné à cet ouvrage, épargnant aux Comunautés & aux particuliers tous les inconvéniens de la recherche dans les maisons & diminuant les fraix de cuite &c.

Un Savant étranger a fourni de très bonnes Observations sur cette matière, & il a fort approché l'Ouvrage couronné, mais il a desiné de n'être pas connu.

Après cette distribution de Prix, M. l'Abbé TALBERT a lû les Vers anoncés ci dessus, sur le double Deuil de la France. Le sujet autorise à doner une Analise un peu étendue de cette Pièce.

L'Auteur débute en assurant, que ce ne sont point des expressions dictées par la flatterie, mais les vrais mouvemens de la douleur qu'il va tacher de rendre dans ses vers. Il invoque ensuite les deux plus grands Poètes de l'antiquité, celui qui crayona les agitations du père d'HECTOR après la mort de son fils, & celui qui traça si finement le tableau des vertus que Rome admira dans MARCELLUS; mais il lui faut encore de plus vives couleurs :

Je vais peindre un mortel digne du Siècle d'or ,
Plus grand que MARCELLUS & plus chéri qu'HEC-
TOR.

Sur ce Prince adoré je vois dès sa naissance ,
Les talens , la valeur , l'équité , la clémence
S'empresse à répandre & confondre leurs dons ;
Tributs toujours payés au berceau des Bourbons.

Après

Après cette annonce M. l'Abé TALBERT présente son Héros rapide en ses progrès ; cultivant toutes les vertus pour le bonheur de la France , né pour gouverner sans desirer le Trône ; heureux d'y voir un père , il ne cherchoit qu'à régner sur lui même ; instruit dans l'art de comander , il protégeoit les Loix , favorisoit les talens ; compatissoit aux misères du Peuple ; Prince , Père , Epoux tendre , bienfaisant & religieux , il préparoit à la postérité un exemple à jamais mémorable.

Jaloux de faire aimer son pouvoir paternel ;
France il eut gouverné come l'Etre Eternel ,
Il adore en son Dieu cette bonté féconde.

Princes, la bonté seule affermit le pouvoir ,
La force fait agir & l'amour fait vouloir.
Maxime précieuse à Louis toujours chère ;
Eloquente leçon qu'il reçut de son Père ,
Qu'à des augustes Fils il rendoit chaque jour ;
Et qu'à leurs descendans ils rendront à leur tour.
Ils apprendront surtout que leur digne modèle ,
Seut puiser la sagesse à la source éternelle.

Quelle source plus pure en éfet & qu'il
est heureux pour un Poète Eclésiastique

d'avoir à célébrer un Prince exact observateur de la Morale Evangelique, c'étoit bien le cas d'étendre cette partie de l'éloge, & il s'écrie avec complaisance.

Sainte Religion, frein tout puissant des mœurs,
 Toi, donc l'aimable joug rend plus libres les cœurs,
 Qui de tous les humains fais un Peuple de frères,
 Unis tous les climats & tous les caractères,
 Code des Nations, supplément de leurs Loix,
 Qui défens tour à tour les Sujets & les Rois,
 Et qui par des leçons aussi douces qu'augustes,
 Rends les Peuples soumis & les Monarques justes,
 Toi qui seule devrois nous servir de remparts,
 Enchaîner la discorde & briser tous ses dards.
 Toi qui parois si belle aux yeux des belles ames,
 Tu vois bruler Louis de tes célestes flames !
 Tu vois la vérité dont il est protecteur,
 Régner dans son esprit & la Loi dans son cœur.
 De toutes les vertus sa grande ame est le Temple.

L'amour de l'humanité l'occupe sans cesse du bonheur des autres: S'il prend quelques délassemens, il fait les faire tourner à l'utilité publique. Tantôt il favorise par goût les beaux Arts, tantôt

Dans l'Histoire il prévient la triste expérience,
 Des tems & des climats réunit la Science,

Il voit à la lueur de ces hardis flambeaux ,
 La vérité fortir de l'ombre des tombeaux.
 Des Siècles pénétrer les profondes ténèbres ,
 Manifester les morts sous leurs lambeaux funèbres.
 Faire juger les Rois par leurs derniers sujets ,
 Du manfonge flateur révoquer les arrêts.

Ici l'Auteur présente le Prince partagé
 entre la Poésie & l'Astronomie, la Musi-
 que & les Mathématiques.

Pour son ame sensible EUTORPE avoit des charmes.

.
 Protecteur des travaux de la docte URANIE ,
 Dans le compas fidèle en sa main présenté ,
 Il révéra ton Septre , auguste Verité.

mais à peine

Cette Aurore s'élève , elle brille & s'enfuit.

La mort a choisi cette grande victime,

Ah barbare ! Quels traits ta fureur a lancés ,
 Je vois avec LOUIS tous les François blessés.

.
 Il meurt & son trépas n'est heureux que pour lui ,
 Tel est de la vertu le sublime avantage ,
 La mort change d'aspect & de nom pour le Sage :

Elle arrache le voile étendu sur ses yeux ,
 Renverse devant lui barrières des Cieux ,
 Va l'immortaliser aux sources de la vie ,
 Et n'est vraiment la mort qu'en serrassant l'impie ;

Ici M. l'Abé TALBERT représente tous les sentimens religieux dont le Prince est animé dans ces momens terribles pour tout autre, s'arrachant à lui même, consolant chacun. Déjà

Son desir , sa pensée habitent ce séjour ,
 Où coulent des torrens de lumière & d'amour.

.....

Mais tandis que l'Auteur se livre à la description des plaisirs d'une autre vie & qu'il voit la grande ame de LOUIS s'élan- cer vers le céleste séjour, on entend re- doubler les cris de la douleur.

Muses renouvez vos lugubres concerts ,
 Vertus , Religion , Humanité , Patrie ,
 Pleurez sur les débris du Trône d'Austrasie.
 Il n'est plus ce Héros la lumière des Rois ,
 Le Protecteur des Arts , des Vertus & des Loix :
 Tel qu'un Cèdre nourri dans le sein des orages ,
 Qui sur son noble front a rassemblé les âges ,
 Voit tomber sous le fer ses enfans vigoureux ,
 Lui même avec fracas est renversé sur eux.

Il n'est pas difficile de reconoitre dans cet Emblème, le Roi STANISLAS. D'abord l'Auteur le met en parallèle avec le Czar PIERRE I.

La nature en tous lieux de ses trésors avare ,
 Voulut en même tems par l'effort le plus rare ,
 Et deux fois de l'Europe étonnant les regards ,
 Produire STANISLAS & le plus grand des Czars,
 Celui-ci plus frappant reçut d'elle en partage .
 De Vices , de Vertus un bizarre assemblage.
 Unit la bienfaisance avec la cruauté ,
 Sût policier un Peuple avec sévérité.

.
 Celui là plus heureux obtint tous les talens ,
 Sans avilir en lui ses augustes présens ,
 Au milieu des combats & des Villes en cendre ,
 Ce SOCRATE est formé sur les pas d'ALEXANDRE.
 Il joint la politique à la Religion ,
 Qui semblent s'étonner de leur réunion.
 Dans cet enfant du Nord l'ardent génie éclate ,
 Le gout voit son flambeau dans la main d'un Sar-
 mate.

Mis au double creuset où s'épurent les cours ,
 Il ignore sa gloire & brave les malheurs.
 Triomphant ou défait à lui même semblable ,
 L'inconstance du sort le trouve invariable,
 Au rang des Souverains il monte sans fierté
 Et lorsqu'il en descend il croit en Majesté.

C'est dans cette nouvelle situation que M. l'Abé TALBERT représente la satisfaction d'un Prince Philosophe, faisant le bonheur de deux Provinces qu'il enrichit & embellit, en excitant l'émulation des Lorrains & les animant par son exemple.

L'esprit de tes Sujets par toi se régénère,
 Ton Sceptre imprime à tout un nouveau caractère
 La brillante Austrasie offre aux yeux enchantés,
 Des Siècles florissans les chefs d'œuvre vantés,
 Citoyens vos talens sont l'ouvrage du Maître,
 A son gré je les vois ou périr ou renaître.
 Aux Esprits, come aux Mœurs il impose des Loix,
 Et les Peuples sont grands où règnent les grands
 Rois.

Après avoir ainsi crayonné le Portrait de STANISLAS en grand, M. l'Abé TALBERT le peint en détail

Lui même saisissant la Lire ou le Pinceau,
 Dirige le Compas, l'Equerre & le Niveau;
 Sa Muse ingénieuse, élégante, légère,
 Sait patrir les couleurs d'une langue étrangère.
 Philosophe éloquent, Législateur profond,
 Il dirige l'Artiste & rend l'Art plus fécond
 Sous ses yeux, sous sa main renaissent les prodiges

 Il l'étonne cent fois de ses effets nouveaux,

S'il dirige une source il est le Dieu des Eaux ;
 S'il construit des Palais ils annoncent un Maître ;
 Il enchante , s'il forme une grotte champêtre ,
 Il conoit les détails , il a le gout du grand ,
 Savant s'il exécute & Roi s'il entreprend.

Son grand Art est d'allier la magnificence avec l'économie pour être toujours en état de soulager les malheureux.

Peuple sa Loi suprême est ta félicité ,
 Sa plus haute fortune est ta prospérité.

Des sentimens pareils dans Aieul & dans le Petit-Fils méritoient d'être célébrés par le même Poète , & M. TALBERT finit son Ouvrage en réunissant les Urnes de STANISLAS & de LOUIS sur l'Autel de la Gloire , & leur adresse ces vœux.

Renaissiez rameaux d'or arrachés sous nos yeux ,
 Et laissez après vous des rameaux précieux.
 France de ton honneur j'aperçois le présage ,
 Ton destin te promet des Héros & des Sages ;
 Ils croissent dans ton sein sous les traits des amours ,
 Ils vont éterniser ta gloire & tes beaux jours.

.
 Ils reviendront ces tems si fameux dans nos fastes,
 Où sans cesse occupé des projets les plus vastes.
 Le Monarque formoit ses troisièmes Neveux.

Et préparoit des Rois à des Peuples nombreux.
 Descendans fortunés d'une si noble race ,
 Que sans cesse vos yeux eu observant la trace.
 Elle vous a marqué les sentiers de l'honneur ,
 Si vous ne régnerez tous , soiez Rois par le cœur.

La Séance a été terminée par un Extrait de ce que M. le Professeur BULLET avoit trouvé dans les anciennes Chroniques & dans les Romances, sur les anciens Preux. Ainsi selon MONSTRELET, *nul n'étoit appelé Preux de son vivant* ; ainsi le Duc de Lorraine alla jeter de l'eau bénite sur le Corps du Duc Charles le HARDI, vêtu d'un habit de deuil à l'Antique, portant à la mode *des anciens Preux* une barbe dorée, qui descendoit jusques à la ceinture & lui dit : *Min Cousin, vos ames ait Dieu, vous nous avez fait moult de meaux & de douleurs.*

PARADIN,

Le tems n'ayant pas permis à M. BULLET de réduire en forme de Dissertation ces Fragmens & une infinité d'autres, il n'est pas possible d'en donner le résultat; cette esquisse n'ayant été présentée que pour indiquer aux Auteurs les sources où ils auroient pu puiser.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts de Besançon, distribuera le 24 Août 1767, trois Prix différens.

Le premier, fondé par feu M. le Duc DE TALLARD, est destiné pour l'Eloquence; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de L. 350 Le sujet du Discours sera; *Combien le courage d'esprit est nécessaire dans tous les Etats.*

Le Discours doit être d'environ une demi heure de lecture.

Le second Prix, également fondé par feu M le Duc DE TALLARD, est destiné à une Dissertation littéraire; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de L 250. On propose pour sujet:

Quels sont les Princes & Seigneurs de Franche Comté qui se sont distingués dans les Croisades?

La Dissertation doit être à peu près de trois quarts d'heure de lecture, sans y comprendre le Chapitre des preuves. Les Auteurs qui auront à produire des Chartres non encore imprimées, ou quelques Monumens inconnus du moyen âge, sont priés de les transcrire, & d'indiquer le dépôt où ils se trouvent, pour mettre l'Académie à portée de mieux apprécier les preuves qui en résulteront.

L'Académie ayant précédemment réservé

418 JOURNAL HELVETIQUE

le Prix d'Eloquence & celui de la Dissertation, en aura deux à distribuer sur chaque sujet en 1767.

Le troisième Prix, fondé par la Ville de BESANÇON est destiné pour les Arts; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de L 200. Le sujet du Mémoire sera :

S'il seroit plus utile en Franc^{le}-Comté de donner à chacun la liberté de clore ses héritages, pour les cultiver à son gré, que de les laisser ouverts pour le vain paturage, après la récolte des premiers fruits?

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs Ouvrages, mais seulement une devise ou sentence, à leur choix; ils la répéteront dans un billet cacheté, qui contiendra leur nom & leur adresse; & ceux qui se feront conoitre seront exclus du concours.

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à M. DE GRANDFONTAINE, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Mai 1767.

L'ACADEMIE Royale des Sciences & Belles Lettres de PRUSSE ajugera le 31 Mai 1767 le Prix proposé par la Classe de Métaphisique, sur cette Question: *Si l'on peut détruire les penchans qui viennent de*

la nature, ou en faire naître qu'elle n'ait pas produits? Et quels sont les moyens de fortifier les penchans, lorsqu'ils sont bons, ou de les afoiblir, lors qu'ils sont mauvais, supposé qu'ils soient invincibles?

La Classe des Belles-Lettres propose, pour Sujet du Prix d'Eloquence de l'Année 1768 *l'Eloge de LEIBNITZ*. En rassemblant les particularités historiques de la Vie de ce grand home, il s'agit de bien représenter sur tout sa Doctrine, & de faire conoitre toute la part qu'il a eue aux progrès de l'Esprit humain.

Les Savans de tous Pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, sont invités à travailler sur cette Question, & à faire parvenir leurs Mémoires à M. FORMEY, Secrétaire Perpétuel de l'Académie à Berlin, entre ci & le 1er Janvier 1768. Le Jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31 Mai de la même Année. Le Prix consiste en une Médaille d'or du poids de 50 Ducats.

L'ACADEMIE Royale des Sciences, Belles Lettres & Arts de BOURDEAUX avoit diféré jusqu'à cette Année à prononcér définitivement sur les ouvrages qu'elle avoit reçus, en 1763 & 1765, sur ces deux questions-

1°. Si dans la préparation des laines, on ne pouroit point trouver un moyen qui, sans alterer leur qualité, put les préserver pour la suite de la piquure des Insectes; ou du moins si dans les différentes teintures qu'on leur donne, on ne pouroit point mêler quelque ingrédient qui, sans ternir ni endommager les couleurs, put produire le même effet? Le prix a été ajugé à l'Ouvrage de M. LAZARE SIEUVE, Négociant à Marseille.

2°. S'il seroit possible de trouver dans le genre végétal quelques plantes du nombre de celles qui croissent en Europe (autres néanmoins que des plantes légumineuses & les Bleds de toute espèce) qui, soit dans leur état naturel, soit par les préparations dont elles pouroient avoir besoin, pussent suppléer dans des tems de disette au défaut de grains, & fournir une nourriture saine?

Quand à ce sujet, l'Académie a jugé nécessaire de proroger le délai qu'elle avoit pris pour se décider, jusqu'à l'ouverture prochaine de ses Scéances; elle anonce seulement aujourd'hui, qu'après avoir mis à l'écart les ouvrages qui ne lui propoient que des ressources, ou généralement connues, ou trop peu abondantes, elle s'est fixée à une Dissertation portant pour devise, ces paroles de la Genèse: *Nourrissez vous de tout ce qui a vie & mouvement;*

Je vous done ces choses come les légumes & les herbes. Mais elle a cru ne pouvoir trop chercher à s'affurrer, si la ressource nouvelle, proposée par l'Auteur de cette Pièce, ne pourcit point avoir quelque inconvénient.

A l'égard des deux Prix que cette Compagnie avoit à distribuer pour cette année, elle avoit demandé pour sujet du premier, *que l'on établit le genre, & qu'on dévelopat le caractère essentiel des maladies épidémiques qu'ocasionent ordinairement le dessèchement des Marais dans les Cantons qui les environent; qu'on indiqua les précautions nécessaires pour prévenir ces maladies, & les moyens d'en garantir les travailleurs; & qu'on dona une méthode curative, fondée sur l'expérience, que l'on put mettre en pratique avec succès.*

Pour sujet du second, elle avoit proposé, *quelles sont les causes des différentes coagulations?*

Sur le premier, elle a lu avec satisfaction une Pièce portant pour devise ces mots; *loca fata palustribus undis.* OVIDE. La manière dont cette Pièce est écrite, l'ordre & la précision qui y règnent, la vérité des principes qui y sont établis, l'utilité de certaines vues qu'elle présente, lui ont paru décéler un Auteur, home de

l'Art, qui le conoit, & joint à ses connoissances le mérite de savoir les développer. Mais malgré tous ses avantages, l'Académie a trouvé que cet Auteur n'avoit pas assez approfondi le caractère essentiel & distinctif que doivent nécessairement avoir les maladies dont il avoit à parler, & que par cela même la méthode curative qu'il indique, pourroit ne pas leur être suffisamment apropiée. Elle a dailleurs trouvé à désirer que, pour établir son système, il eut moins négligé le secours & les lumières de l'expérience.

Ces raisons ont déterminé l'Académie à réserver ce Prix, & l'importance du sujet l'a engagée à le repropofer pour 1768; en invitant l'Auteur de cette Pièce à perfectionner son travail, elle invite aussi à se présenter au concours, tous ceux qui auroient des vues à proposer sur cette matière.

Le second sujet ne lui ayant fourni aucun ouvrage qui ait pû la satisfaire, elle réunira le Prix qui avoit été destiné, à celui qu'elle a réservé sur les maladies occasionnées par le desséchement des Marais. En doublant ainsi ce Prix, elle présente sur ce sujet un motif de plus d'émulation.

Elle aura à distribuer aussi en 1768, le Prix courant; pour sujet duquel elle demande. *Quelle est la meilleure manière d'analyser les*

Eaux minerales ; & si l'analyse suffit seule pour pouvoir en déterminer exactement la vertu & les propriétés ?

Cette Compagnie a déjà prévenu qu'elle en aura deux à donner en 1767. Pour sujet du premier, elle a demandé : *Quels sont les principes qui constituent l'Argile, & les différens changemens naturels qu'elle éprouve ; & qu'els seroient les moyens de la fertiliser. Et pour sujet du second, que l'on déterminât l'action & l'utilité des Bains, soit d'eau douce, soit d'eau de Mer.*

Les Dissertations sur tous ces sujets ne seront reçues que jusqu'au premier Mai de l'année pour laquelle ils sont proposés.

Les paquets seront aفرanchis de port, & adressés à M. DE LAMONTAGNE fils, Conseiller au Parlement, & Secrétaire de l'Académie, sur les fossés de la Visitation.

L'ACADEMIE Royale des Sciences de PARIS, a fait pour un nouveau Prix, qu'elle distribuera en 1768, la Publication suivante :

Depuis qu'on a reconu la possibilité de rendre les Lunettes d'aproche beaucoup plus parfaites, en employant des objectifs formés de matières différentes, les Géomètres & les Artistes se sont extrêmement

occupés de cet objet si important pour l'Astronomie & pour la Navigation. Les premiers ont déterminé les figures qu'il faut donner aux objectifs, pour détruire, autant qu'il est possible, toutes les aberrations qui nuisent à la bonté des lunettes, & les derniers ont construit d'après ces vues d'excellentes lunettes d'approche, très supérieures aux lunettes ordinaires.

La perfection de cette belle invention dépend en grande partie des matières qu'on emploie dans la composition des objectifs. Le cristal d'Angleterre ou *Flintglass*, qui est une de ces matières, & le cristal nommé *Strafs*, qu'on peut y substituer, sont rarement tels qu'il seroit à désirer pour en tirer le parti le plus avantageux : Il s'agit donc, ou de donner à ces matières le degré de perfection convenable, ou d'y substituer une autre matière qui ait les mêmes avantages, sans avoir les mêmes inconvéniens.

C'est dans cette vue qu'un des Membres de l'Académie (*), zélé pour le progrès des Sciences, a remis à cette Compagnie une somme de douze cens Livres, destinée

(*) Le Roi informé de ce Prix extraordinaire a jugé à propos que les fonds en fussent fournis par son Trésor Royal.

destinée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux rempli l'objet dont il est question.

La Matière qu'on demande doit avoir les qualités suivantes.

1^o. Elle doit avoir au moins le même degré de réfringence que le cristal d'Angleterre, ou que le cristal nommé *Strafs*. L'expérience a fait conoitre que l'on donne au cristal le degré de réfringence convenable, en y faisant entrer du minium, de la litharge ou quelque'autre chaux de plomb dans la proportion d'environ un tiers au total; ainsi cette condition est facile à remplir: Mais il est possible que les chaux de bismuth ou celles de quelque'autre matière métallique soient propres à remplacer celles de plomb avec avantage, soit en donnant moins de couleur à la substance du cristal, soit en se mêlant plus facilement & plus parfaitement avec les autres matières dont le cristal doit être composé; & come il pourroit arriver que les Artistes manquassent de moyens pour reconoitre avec précision le degré de réfringence de leur cristal, l'Académie trouve bon qu'ils lui en envoient des morceaux, qu'elle fera essayer, & qui seront promptement remis à ceux qui les auront présentés.

2°. Il est indispensable que la matière soit parfaitement homogène & uniforme dans toute sa masse, & c'est cette qualité qu'il est le plus difficile de lui procurer; il faut pour cela que cette matière soit absolument exemte de filandres, stries, ou fils, qui lui donnent un coup d'œil gélatineux; qu'elle ait une transparence nette, vive & par-tout égale; qu'elle soit blanche ou qu'elle n'ait qu'une légère teinte uniforme, & qui ne nuise en rien à sa transparence; qu'elle soit enfin exemte de points ou de bulles le plus qu'il sera possible, ou n'en ait du moins qu'une petite quantité. Les moyens qui paroissent les plus propres à rendre le cristal bien homogène, sont le choix des matières les plus capables de s'unir facilement & intimément, un mélange exact de ces ingrédients, une fonte parfaite & réitérée à plusieurs reprises, & sur-tout le degré de chaleur le plus avantageux pendant la fonte.

3°. Il est absolument nécessaire que la matière dont il s'agit ne soit point susceptible de se ternir ou de perdre de sa transparence & de son poli par la seule action de l'air, c'est-à-dire autrement que par le frottement.

4°. Quoiqu'il soit très difficile, peut-être même impossible, qu'un cristal réu-

hisse une très grande dureté aux qualités énoncées ci dessus, celui qui avec ces mêmes qualités sera le plus dur, sera préféré aux autres, come susceptible de prendre le plus beau poli, & moins sujet à se rayer & à se dépolir par le frottement.

5°. A mérite égal, on préférera encore le cristal du moindre prix & de la fabrication la moins embarrassante & la plus facile.

6°. Enfin ceux qui concourront auront l'attention d'envoyer avec leurs procédés, bien clairement énoncés, des masses de leurs cristaux, assez grandes pour qu'on en puisse faire des verres de lunettes de 6 à 7 pouces de diamètre.

Tous les Savans & tous les Artistes sont invités à travailler sur ce sujet, même les Associés Etrangers de l'Académie; les seuls Académiciens Regnicoles en sont exclus.

Ceux qui composeront, sont invités à écrire en Latin ou en François, mais ce n'est point une obligation absolue. Ils adresseront leurs Ouvrages, & en même tems leurs essais à Paris, au Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre.

Les Ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 31 Décembre 1767 inclusivement.

L'Académie, à son Assemblée publique d'après Paques 1768, proclamera la Pièce qui aura mérité ce prix; & son jugement sera anoncé dans les papiers publics. Les autres conditions sont les mêmes que dans toutes les Académies.

A cette occasion, nous raporterons ici quelques Observations d'un particulier, qui a déjà travaillé sur cette matière. Peut-être ne feront elles pas inutiles à ceux qui voudront concourir pour ce Prix. Elles ont pour objet la réfringence & la netteté ou homogénéité du Cristal demandé.

Il paroît, dit il, par toutes les expériences qui ont déjà été faites, que l'espèce de réfringence que doit avoir ce cristal dépend de la chaux métallique qui entre dans sa composition, & que cette chaux la lui donne, non seulement à raison de sa densité ou pesanteur spécifique, mais encore en vertu de quelqu'autre qualité propre aux métaux; qualité qui n'est pas encore déterminée, & qu'il n'est pourtant pas nécessaire de conoitre ni d'assigner pour l'objet présent. Il suffit qu'on sache à ce sujet, qu'il est presque certain que plus on fera entrer de chaux métallique, soit de plomb, soit de bismuth ou autre dans la composition du cristal, & plus il

aura de la réfringence qu'on désire : Mais il est essentiel d'être prévenu aussi, que les chaux métalliques les plus propres à la vitrification communiquent aux verres dans lesquels elles entrent la propriété de ronger & de pénétrer les creusets ou pots dans lesquels on les fond ; & que de plus ces verres sont d'autant plus chargés de couleur qu'ils contiennent une plus grande quantité de ces mêmes métaux métalliques.

Ce sont sans doute ces inconvéniens, qui jusqu'à présent ont forcé à ne faire entrer les chaux métalliques dans la composition des cristaux, tels que le *Flinglass*, le *Stras* & autres de cette espèce, que dans la proportion d'environ un tiers au total. Il sera peut-être utile que ceux qui se proposent de travailler aux Prix de l'Académie sachent, que le pouce cube du cristal d'Angleterre ou *Flinglass* pèse environ 1250 grains ; que celui du *Stras* d'Allemagne pèse 1440 grains ; & que celui du cristal des glaces de St. Gobin ne pèse que 940 grains, de même, que celui des cristaux à lustres de Bohême ne pèse que 774 grains. Ces différences viennent de ce qu'il entre des chaux métalliques dans les deux premiers, au lieu que les derniers n'en contiennent point.

Il suit de tout cela que come le *Stras* ;

& même le *Flintglass* ont une réfringence suffisante, ceux qui feront entrer dans leur composition des chaux métalliques dans la même proportion qu'elles font dans ces cristaux, c'est à dire dans celle d'un tiers, ou un peu plus au total, peuvent être come certains que leur cristal sera bon, quant à la qualité réfringente. Ce qui n'empêche point que si l'on avoit quelque doute à cet égard, on n'use de la permission qu'a donée l'Académie, de lui envoyer des morceaux qu'elle voudra bien faire essayer.

Quant à l'homogénéité & netteté du cristal, il est essentiel que ceux qui se proposent de travailler puissent reconnoître le plus ou le moins de perfection qu'auront leurs cristaux à cet égard, parce qu'il paroît à propos qu'ils le jugent, au moins jusqu'à un certain point eux mêmes, avant que de l'exposer au jugement de l'Académie, & come le brillant & l'éclat peuvent en imposer beaucoup sur cet objet, on croit qu'il leur sera utile d'avoir un moyen de reconnoître sûrement si leur cristal, ayant d'ailleurs toutes les qualités requises, ne pêche point par les *filz* ou *filandres* auxquels le *Flintglass*, le *Stras* & tous les autres cristaux de cette espèce paroissent fort sujets, & qui empêchent qu'on en puisse faire aucun usage quand ils en ont,

Pour reconoitre donc si un cristal n'a pas ce défaut essentiel, on pense que le meilleur moyen seroit d'en faire tailler le plus gros morceau que faire se pouroit sous la forme de quelque solide à six faces, Alors après que chaque face auroit été bien polie, on pouroit examiner l'intérieur de cette masse, en la regardant successivement à la lumière, à travers chacune de ces faces, avec une loupe. On jugeroit par là, du moins jusqu'à un certain point, de l'homogénéité, & de la netteté plus ou moins parfaite du cristal.

L'ACADEMIE FRANÇOISE tint, suivant son usage, sa Séance publique le 25 Août dernier, jour de ST. LOUIS.

L'objet de cette Séance étoit la distribution du Prix de Poésie remporté cette Année par M. DE LA HARPE. La Pièce couronnée a pour Titre LE POETE. C'est une Epitre en Vers Alexandrins adressée à un Ami. Elle fut lue par M. d'ALEMBERT, & applaudie par toute l'Assemblée. Deux autres Ouvrages ont eû l'Accessit. L'un est intitulé, *Epitre aux Malheureux* : L'autre est un Poème sur la rapidité de la vie. On lut aussi des Ex-

traits de quelques Pièces présentées à l'Académie pour le Concours : Savoir, l'Extrait d'une Héroïde, qui a pour titre, *MARIE STUART, Reine d'Exosse à JAQUES VI. son Fils & son Successeur*; ceux d'une *Epître aux Rois Conquérans*; d'un Poème intitulé, *le Genie*; de l'*Idee du Sage*, Discours; d'un autre Discours *sur la Philosophie*; d'une Epître *sur le danger d'être un grand homme*, par M le PRIEUR; d'un Discours sur cette question: *Doit-on pleurer à la mort des personnes qu'on aime?* d'une Epître à un Ami *sur le Bonheur*; d'une autre Epître à une Dame *qui allaite son enfant*; d'une autre *sur les avantages de la médiocrité*; d'un Poème *sur la nécessité de plaire*: Et enfin, d'une Epître à un jeune homme, *qui veut embrasser la profession des Lettres*. Tous ces Extraits furent lus par M. MARMONTEL, & ont été imprimés par ordre de l'Académie avec la Pièce couronnée & les deux *Accessit*. C'est toujours un objet d'émulation pour les Auteurs. Un autre usage, qui facilite le Concours, c'est la liberté que l'Académie laisse au Concurens de choisir tel sujet qui flatte le plus leur imagination. Fixer un sujet à un Poète c'est enchaîner son génie. On ne suit pas, il est vrai, la même méthode à l'égard du Prix d'Eloquence; mais on a

fit rendre cet objet utile. On l'emploie à célébrer les grands Hommes qui ont servi & illustrer la Patrie : C'est avoir suppléé d'une manière avantageuse aux Statues que l'Antiquité érigeoit à ses Héros. Le sujet que l'Académie propose pour l'Année prochaine est l'*Eloge de CHARLES V.* surnommé *le Sage.* Ce titre seul est déjà par lui même un sublime Eloge.

Voici quelques traits de la Pièce couronnée. M. DE LA HARPE peint deux Amis, qui courent la même carrière :

L'un par l'autre affermis, d'un pas moins hazardeux,
Dans les mêmes sentiers nous marchons *tous les deux.*

Tels on voit deux ruisseaux, qui baignant une plaine,
Dans un lit resserré serpenoient avec peine,
De leurs naissantes eaux se prêter le secours,
S'embélir l'un par l'autre & croître dans leur cours.

On ne trouvera ni la même facilité, ni la même harmonie dans les Vers qui suivent.

Les Rimeurs sont nombreux, & le Poète est rare.
Quels sont donc les présens que le Ciel lui prépare ;
Alors qu'à ce grand titre il daigne l'appeller ?
Et quels trésors en lui doit-il accumuler ?
Si l'on n'est pas sensible, on n'est jamais sublime.

La maxime est vraie ; mais le vers est bien profaïque. En voici où les devoirs & le caractère du Poète sont très bien exprimés.

Le monde est à ses yeux une immense carrière ;
 Un Théâtre de gloire élevé pour son art ,
 Et que doit du génie embellir le regard.
 En voyant la nature , il ne peut se contraindre ;
 Il sent à son aspect qu'il est né pour la peindre ;
 Son talent le poursuit , tout sert à l'exciter :
 Il a vu les objets , sa voix va les chanter.
 Regardez dans un Port , *au moment d'un orage* ,
 Les crayons dans la main , VERNET sur le rivage :
 Immobile , il promène un œil observateur ,
 Des flots amoucelés mesure la hauteur ,
 Fixe le noir foyer où la foudre s'allume ,
 La vague qui se brise , & retombe en écume ,
 Saisit dans un lointain des débris de vaisseaux ,
 Et la cime d'un mat chancelant sur les eaux ;
 Ses pinceaux rediront ce qu'a senti son ame :
 Tel , frappé des objets dont la beauté l'enflame ,
 Le Poète à l'instant va les multiplier ,
 Sous les riches couleurs que lui seul peut broyer.

L'Auteur appelle auprès du Poète un guide aussi nécessaire que rarement employé :

Viens , viens l'environer de tes aimables songes ,
 Imagination , Mère des doux menfonges ,
 Sœur de la Poëſie & ſon plus grand apui ,
 Il t'appelle , il t'attend , viens créer avec lui.
 C'eſt toi qui ſous les mains du Chantre de la Grèce
 Bâtiſ de CALIPSO la grotte enchantereffe.
 Tu dreſſas ce bucher arrvſé de nos pleurs ,
 Où DIDON de l'amour expia les erreurs.
 Tu forgeas pour ACHILLE une favante armure ,
 Et tes mains de VENUS ont tiffu la ceinture.

Le début de l'*Epitre aux Malheureux* ,
 l'une des deux Pièces qui a obtenu l'*Acceſſit* eſt impoſant & philoſophique :

Où donc eſt le bonheur ? Tout ſe plaint , tout mur-
 mure ,
 Un deuil injurieux acufe la nature ;
 Partout je vois des pleurs , partout j'entens des
 cris ,
 Et c'eſt à l'Univers peut-être que j'écris.

Le Poète y trouve un motif de conſo-
 lation ; car , dit il :

Si le crime affuroit le bonheur des méchans ;
 Si le fort n'acabloit que le juſte & le ſage ,
 Eh ! qui pourroit ſauver ſa vertu du naufrage ?
 Dieu n'a donc pas voulu qu'un mortel fut heureux !
 Adorons ſes décrets , & ſoyons vertueux.

Le malheur, la pauvreté même ne doivent point humilier l'homme supérieur à cet état.

Remplaçons ces vils biens, source de tant de
maux,

Par d'illustres vertus & d'immortels travaux.

Que m'importe le riche, & son orgueil barbare,

Et son faste impudent, ou sa bassesse avare,

Et sa fortune indigne, & son superbe ennui ?

Je ne sens point de nœuds qui m'attachent à lui.

Qu'il jouisse, s'il peut, du malheur de ses frères ;

Sa joie ou ses douleurs me sont trop étrangères. . .

Ses douleur ! . . Ah ! ce mot a droit d'intéresser :

Hélas ! est-il des torts qu'il ne puisse éfacé ?

Je te plains de porter un cœur impitoyable,

D'être envié de tous, & d'être misérable.

Suivent des portraits d'hommes puissans abatus, de criminels punis, d'amans maltraités, ou qui ont perdu l'objet de leur tendresse. L'Auteur, qui paroît avoir éprouvé ce dernier malheur, s'y arête plus longtems que sur les autres détails. Ceux qui n'aiment rien trouveront, sans doute, l'épisode un peu longue ; ceux qui aiment trouveront cet écart très excusable. En général, un Lecteur juge d'après la situation de son ame ; de là cette variété contradictoire dans les jugemens que différen-

tes perſones porteront du même ouvrage. Il y a dans celui ci du ſentiment, de la philoſophie & de l'expreſſion ; maas il lui manque une forte d'ensemble & de méthode, qui peut être eut fait pencher en ſa faveur la balance de l'Académie.

La ſeconde Pièce, qui a eû l'*Accèſſit* eſt un *Poème ſur la rapidité de la vie*. En voici le début :

Le jour va reparoitre : Ecoute , Ami fidèle ,
 Et reconois la voix d'un Ami qui t'apelle.
 Tandis que nous dormons dans l'ombre de la nuit,
 Le tems brife ſa chaine , il s'échape & s'enfuit.
 Cette nuit qui du haut de ſon char *taciturne*
 Paiſible , répandoit les pavots de ſon Urne ,
 Fuit devant le Soleil : L'Aſtre de l'Univers
 S'élève & va ſ'affeoir ſur le trône des airs.
 C'eſt ainſi que , ſuivant la pente qui l'atire ,
 L'home vers le tombeau pas à pas ſe *retire*. }

Peut - on dire qu'un char ſoit *taciturne* ? On dit encore moins què l'home ſe *retire* vers le tombeau. Il s'y avance.

Il y a de la chaleur , de l'énergie , & de la vérité dans les tableaux qui ſuivent.

L'home marche au tombeau , le reptile s'y traine.
 Le tems également frape , maitriſe , enchaine
 Le Taureau qui bondit par l'amour excité ,

438 JOURNAL HELVETIQUE

Le Bœuf dont l'œil pesant méconnoit la beauté ,
 L'insecte qui se cache , & l'Eléphant superbe :
 L'un succombe à grand bruit , l'autre expire sous
 l'herbe.

Tous les êtres partout en foule renaissans ,
 Tombent de toutes parts les victimes du tems.
 Nul ne peut l'éviter ; sa main terrible & sûre
 Les saisit en sortant des mains de la nature.
 Il entraîne après soi d'une égale fureur
 Et le sage paisible , & le fier oppresseur.
 Sur le monde changeant tout fuit ; un être passé ,
 Un autre lui succède & paroît à sa place ,
 Tandis que le Soleil , recommençant son cours ,
 Sur les tristes tombeaux répand encor des jours.
 Il vit cet ALEXANDRE au milieu des orages ,
 Se montrant follement sur de lointains rivages
 A des Peuples sans nombre étonnés de le voir :
 Il vit le fier CESAR se lever plein d'espoir ,
 Le jour que ce guerrier traversant l'Italie ,
 En triomphe apporta des fers à sa Patrie :
 Mais il vit , tout à coup , ces Tyrans enchainés ,
 Dans un sépulcre étroit descendre emprisonés.
 C'est ici qu'au milieu d'une foule insensée ,
 Sur leurs pas glorieux en tumulte amassée ,
 Entourés de Soldats , ces Vainqueurs tous sanglans,
 Trainoient après un char leurs ennemis tremblans.
 Là , SOCRATE apuié sur sa seule innocence ,
 Mourut victorieux des traits de la vengeance.

Tranquile & jouissant de toute sa raison ,
 Il but d'un œil serain le coupable poison .
 Ici le couple heureux de deux Amans fidèles ,
 Brula sous ces bosquets de flames mutuelles ;
 Leurs noms que dans un chiffre , emblème de leurs
 feux ,

L'Amour en folatrant assembloit auprès d'eux ,
 Au naufrage des tems déroband cette Histoire ,
 De leur bonheur , du moins , ont sauvé la mémoire .
 Mais hélas ! de ces lieux ils ont fui pour jamais
 Le tems les a chassés du sein de leurs Palais .
 Leurs noms sourds & muets *dans un profond silence* ,
 Remplacent tristement leur éternelle absence .

Nous pourrions citer d'autres morceaux de ce Poëme. Ils prouvent qu'avec plus de travail & de soin , l'Auteur l'eût perfectionné d'avantage. Le Poëte y est souvent Peintre , chose très essentielle ; plus souvent encore il n'y est que raisonneur , chose moins nécessaire. Il est bon de moraliser dans un Poëme , mais la Morale doit y être en tableaux , en action , plutôt qu'en raisonnemens.

L'ACADEMIE des Belles Lettres de MONTAUBAN a célébré la Fête de ST. LOUIS selon son usage ; & , après avoir assisté le matin à une Messe suivie de l'*Exaudiac*

pour le Roi , & au panégyrique du Saint , prononcé par M. l'Abé DE LA TOUR, Doyen du Chapitre, elle a tenu, l'après midi, une Assemblée publique dans la Salle de l'Hôtel de Ville.

M. l'Abé DE LA TOUR, Directeur de quartier, a ouvert la Séance par un Discours sur le *Travail*; & il a prouvé que l'habitude & l'exercice en est aussi utile & aussi agréable que nécessaire. Une plume exercée come la sienne, a acoutumé de répandre beaucoup d'agrément dans tous les fujets qu'il traite.

M. DE SAINT-HUBERT, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de ST. LOUIS, a lû ensuite des Stances contre l'amour propre; &, au Portrait qu'il en fait, la délicatesse, autant que la vérité de son pinceau, lui a attiré des applaudissemens capables de lui faire redouter l'ennemi qu'il venoit de combattre.

Cette lecture a été suivie de celle d'un Discours de M. DE BERNIS sur les avantages & les agrémens de la littérature, & par le tableau qu'il en a tracé, il paroît qu'il les conoit à fond.

M. l'Abé BELLET a lû l'éloge historique du Roi STANISLAS, persuadé, come le disoit M. BOSSUET, que *la seule simplicité*
d'un

d'un récit fidèle peut soutenir la gloire des hommes extraordinaires, & que toute autre louange languit auprès des grands noms.

M DE SAINT-HUBERT a encore récité des Vers, où il anonçoit agréablement à l'Assemblée, qu'il étoit tenté de garder à l'avenir le silence, pour profiter le premier des leçons qu'il avoit données aux autres.

La Séance a été terminée par la lecture du Programme suivant :

L'Académie des Belles-Lettres de MONTAUBAN distribuera le 25 Août prochain, Fête de ST. LOUIS, un Prix d'Eloquence fondé par M. DE LA TOUR, Doyen du Chapitre de MONTAUBAN, l'un des trente de la même Académie, qu'elle a destiné à un Discours dont le sujet sera pour l'Année 1767 :

La frivolité n'est pas moins nuisible aux Lettres qu'aux Mœurs :

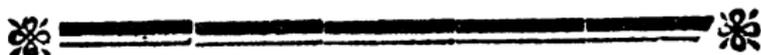
conformément à ces paroles de l'Écriture : *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona.* Sap. IV, XII.

Ce Prix est une Médaille d'or de la valeur de deux cents cinquante Livres, portant d'un côté les Armes de l'Académie, avec ces paroles dans l'exergue : *Academia Montalbanensis, fundata auspice Ludovico*

XV, P. P. P. F. A. impervii anno XXIX ;
 & sur le revers ces mots renfermés dans
 une couronne de Laurier : *Ex munificentia*
viri Academici D. D. Bertrandi de la Tour,
Decani Eccles. Montalb. M. DCC. LXIII.

Les Auteurs sont avertis de s'atacher à
 bien prendre le sens du sujet qui leur est
 proposé, d'éviter le ton de déclamateur,
 de ne point s'écarter de leur plan, & d'en
 remplir toutes les parties avec justesse &
 avec précision.

Les Discours ne seront, tout au plus,
 que de demi heure de lecture & finiront
 par une courte prière à JESUS-CHRIST.



L'INCONNUE.

NOUVELLE ANGLOISE.

SIR Henri FRE'LOVE, Chevalier, Ba-
 ronnet Anglois, après avoir fait beaucoup
 de bruit dans le monde, c'est à dire, après
 avoir pendant quelques années fait les dé-
 lices des Sociétés les plus brillantes en
 tout genre, se trouvoit à trente ans fort
 dérangé dans ses affaires; lorsqu'un jour à
 son lever, on lui anonça SIR WILLIAM,
 l'un de ses plus anciens Amis, nouvelle-

ment arrivé de l'Amérique, où il avoit été dans le dessein de racomoder les siennes ; & y ;avoit parfaitement réussi.

Après les premiers transports, les explications & les confidences ordinaires entre deux Amis, qui depuis long-tems ne se sont vus : Cher Henri, s'écria WILLIAM, quoiqu'à peine arrivé depuis trois jours en cette Ville, je conois peu-être mieux que toi quel est dans le moment présent l'état de ta fortune. Mon but n'est point de t'affliger ; mais je fais, à n'en pouvoir douter, que ta principale terre est surchargée d'hypothèques si lourds, que si nous n'y trouvons quelque remède, tu risques, avant qu'il soit trois mois, de la voir passer entre les mains de tes Créanciers.

Eh, quel remède, lui dit, en soupirant, SIR HENRI, puis-je apporter à des maux qui probablement n'en sont plus susceptibles ? Un bon mariage, mon ami. Il est trop tard mon cher WILLIAM. Quelle femme voudroit de moi, dans la situation où tu me trouves maintenant ? La Veuve de ton principal Créancier, l'épouse de ce vieil Arabe, qui après s'être enrichi pendant trente ans dans la Cité par le commerce & par l'usure, est mort depuis trois mois, quoique très noble à force d'or,

dans l'un des plus brillantes hôtels du voisinage de la Cour. Ah, Ciel! que t'ai je fait? Quoi! tu voudrais que j'épousasse?... Oui, je le veux, parce que tu le peux. Ecoute moi: Je fais combien Ladi UPSTART est ridicule; combien ses prétensions à la noblesse, & qui pis est à la jeunesse, l'ont rendue célèbre dans le quartier de St. James. Mais je fais également, par les intérêts que je viens d'avoir à démêler avec elle, combien sa fortune est immense; combien de nos Seigneurs, les plus brillans & aussi dérangés que toi, font jouer de ressorts pour obtenir sa main; combien, quoique peut être sans y penser, tu es parvenu à lui plaire; combien enfin, pour peu que tu voulusses te gêner pendant huit jours, il te seroit aisé d'enlever à tes Rivaux cette riche toison. Pèse donc bien ceci, mon cher HENRI: Vois, d'un côté, ton propre bien sauvé, joint à la plus éclatante fortune; de l'autre, ou la mendicité, ou la honte de devenir à charge à tes Amis: Balance ensuite, si tu l'oses.

Mon choix est fait, cher WILLIAM. Je dois cependant t'avouer une foiblesse dont je rougis, mais que je ne puis vaincre. Je suis amoureux, mon Ami! tu vas en rire, je le vois, & tu le peux avec d'autant plus de raison, qu'après m'avoir

si souvent reproché de n'avoir point connu ce sentiment délicieux, je l'éprouve aujourd'hui pour un objet que moi-même jusqu'à présent n'ai pu parvenir à connaître. Qu'entens-je? Est ce un Roman que tu me fais, ou bien ta Maitresse renouvelle-t-elle avec toi l'in vraisemblable Comédie de *la Dame inconnue*?

Mon Histoire est courte, mon Ami. C'est au Temple que je l'ai vue, que je lui ai parlé, que je fus autant enchanté de son esprit que de sa figure; c'est au Parc que je l'ai revue, que je crois même être parvenu à lui plaire, mais sans qu'il m'ait été possible jusqu'à présent de savoir son nom, sa famille, ni même sa demeure.

Le cas est singulier, lui dit WILLIAM; mais je te crois trop sensé pour y atacher plus d'importance qu'une aventure aussi suspecte me paroît en mériter. Au reste, à toi permis de la mettre à fin, pourvu que la Veuve l'ignore; car les Veuves ont un coup d'œil auquel nos manquemens peuvent rarement échapper; & tu dois t'observer d'autant plus avec la nôtre, que certain jeune Baronet, qui se dit riche au Nord de l'Angleterre, mais que personne ne conoît, la serre de si près de-

puis huit jours, que je vois pour toi tout à craindre au cas que ton intrigue avec ton inconue vienne aux oreilles de la Dame. Adieu, mon cher HENRI; je vais profiter des accès que mes affaires me donnent chez Lady UPSTART pour réchauffer ses sentimens pour toi & la disposer à recevoir tantôt favorablement ta visite. Songe, sur-tout, que ton Rival, quoiqu'en tous points un vrai colifichet, à force de fadeurs, de faux airs & d'adulations, pourroit parvenir à lui plaire, & que j'ai lieu de présumer qu'il a sù mettre dans ses intérêts la Femme de Chambre de la Dame. Mais, pour peu que tu veuilles montrer d'amour, & féconder ce que je vais faire pour toi, ces obstacles seront legers, & j'aurai bientôt le plaisir de te voir aussi heureux que je le souhaité.

Dès que Sir WILLIAM fut parti, HENRI, pour réfléchir plus mûrement sur les propositions de son Ami, sortit en *Frock* (*) & courut s'enfoncer dans l'un des Bosquets du Parc de St. James. Il y entroit à peine, lorsqu'un éternuement, qui partit assez près de lui, lui fit lever la tête & reconnoitre dans le Bosquet opposé au sien la

(*) Que l'on prononce *Frac*, habillement négligé du matin.

Dame inconnue & qui s'étoit déjà tant de fois soustraite à ses recherches.

Oh ! pour le coup (s'écria-t-il) vous ne m'échapperez pas ; & je serois indigne du bonheur que m'offre aujourd'hui le hazard , si je manquois l'occasion de savoir à qui je dois celui d'éprouver des sentimens qui font à la fois le bonheur & le supplice de ma vie.

Je ne vous fuirai point , lui dit l'inconnue ; mais , pour peu que je vous sois chère , gardez-vous d'insister sur le développement d'un mystère que vous ne sauriez pénétrer qu'en vous exposant pour jamais à me perdre. Qu'il vous fuisse de savoir que je ne vous hais pas ; que votre conduite & passée & présente me sont aussi connues que le délabrement de vos affaires ; que les miennes , sans cependant pouvoir en rien me l'imputer , ne sont pas en meilleur état ; que je travaille à rétablir les unes & les autres ; que pour y réussir , je dois vous rester encore quelques jours inconnue ; & qu'il vous est surtout extrêmement essentiel de moins négliger certaine Veuve , que ses créances sur vos biens rendent maîtresse de votre sort. Vous m'entendez sans doute. Adieu ; ne me suivez point , si vous ne voulez vous

exposer à me déplaire. Vous ne tarderez pas à me revoir ; & je crois en avoir assez dit pour vous tranquiliser tant sur le fond de mon caractère que sur la pureté de mes vues.

Sir HENRI voulut en vain la retenir ; BELINDE (c'est le nom que nous donnerons à la Dame) étoit déjà bien loin ; lorsque cette belle , qui , en se retournant , s'aperçut qu'il la suivoit de l'œil , revint tout à coup à lui , en s'écriant : Je suis perdu si je ne le retrouve ! Quoi donc , Madame ? Le portrait de mon Père... il s'est détaché de ma montre... Ah ! parcourrez , de grace , cette allée par où je suis venue , tandis que je parcourre celle-ci ; & puisse-je vous devoir un bien dont rien n'égalé à mes yeux la valeur !...

Elle n'avoit point achevé , que Sir HENRI étoit déjà parti pour sa recherche.

Que je suis malheureux ! s'écria-t il , en revenant , après avoir en vain cherché pendant quelques minutes... Mais où donc est BELINDE ?... Ah , Ciel ! double imbécile que je suis , de n'avoir pû prévoir que par ce nouveau stratagème elle m'échapperait encore ? ... Tâchons du moins d'exécuter ce qu'elle m'a prescrit , en me rendant , dès cet après diné , chez la

Veuve de l'Usurier de qui dépend aujourd'hui ma fortune.

Sir HENRI, après avoir soigneusement employé tout ce qui pouvoit servir à relever l'éclat d'une figure assez distinguée pour se passer de tous vains ornemens, se rendit en éfet vers le soir chez la vieille & riche Lady, qu'il trouva seule, & qui, pour le punir de l'avoir un peu trop négligé, lui anonça d'un air & d'un ton nonchalant son prochain Mariage avec Sir MODISH, Chevalier Baronet, âgé d'environ vingt-deux ans, & Possesseur de 2000 Livres Sterling de revenu dans le Nord de l'Angleterre.

Sir HENRI, par des motifs que la Veuve ne manqua pas d'interpréter en sa faveur, eut l'air d'être trapé de la nouvelle.

C'est m'avoir trop puni, Madame, dit-il en soupirant, d'un manquement à votre égard, qui n'en avoit pourtant que l'apparence. Je vous devois trop en éfet pour que mes vues, en aspirant à votre main, n'eussent pas dû paroître un peu suspectes aux yeux malins du Siècle; & je voulois m'aquiter envers vous avant que de vous offrir un cœur; qui n'eût, en vous aimant, d'autre interêt que d'obtenir le vôtre.

Ce compliment étoit fait pour réussir.

Aussi plût-il au point, que Sir HENRI eut bientôt lieu de présumer que, pour peu qu'il voulut continuer d'être aimable, il écarteroit aisément le prétendu futur Epoux dont l'avoit menacé la Dame.

Lady UPSTART, en éfet, enivrée des lieux comuns que lui prodiguoit Sir HENRI, poussa la reconnoissance jusqu'à lui avouer, dans un épanchement de cœur, que le dépit de se croire méprisée par l'home qu'elle estimoit le plus, l'avoit assez aveuglée pour ordonner à ses gens d'affaires de mettre à exécution les créances qu'elle avoit sur lui; & Sir HENRI sentit dans cet instant, non-seulement tout ce qu'il devoit de reconnoissance à son Ami WILLIAM, mais encore aux bons & utiles conseils que lui avoit donés son aimable inconue.

Il avoit trop de sagacité pour ne pas agir en conséquence & pour quitter Lady UPSTART sans l'avoir mise dans le cas d'être intimément convaincue de la sincérité des sentimens qu'il ressentoit pour elle.

A peine sortoit-il de chez la Dame, après avoir aisément obtenu la permission de la revoir le lendemain, qu'une jeune personne, & de la physionomie la plus prévoyante, fut introduite dans l'Apartment de la Veuve.

Eh quoi ! c'est encore vous, Mademoi-

selle, (s'écria Lady UPSTART) vótre pension n'est-elle point exactement payée? Venez vous encore m'ennuier; d'une vieille Histoire qui n'a pas le sens comun?

L'Orphelin opprimé doit sans doute bleffer les yeux de ceux qui possèdent injustement ses biens (lui dit en soupirant la jeune personne.) Rendez-les moi, Madame, & vous ne me reverrez plus. Vos biens! toujours vos biens! est-ce moi, (si tant est que vous en eussiez) est-ce donc moi qui vous les ai ravis? n'est-ce point, au contraire, à ma pitié que vous devez la subsistance, la façon dont vous êtes mise, & l'insultante hauteur que je vois régner dans vos propos? Finissons donc, Mademoiselle; ne troublez pas la sérénité de mes jours, ou renoncez à mes bienfaits. Ah! faut-il donc, Madame, faut-il donc vous redire que mon Père, après avoir glorieusement servi l'Etat, me remit, en mourant, entre les mains de vótre Epoux, qu'il croyoit son Ami, avec dix mille Livres sterling pour me les rendre & m'établir dès que j'aurois atteint ma seizième année; que vous avez dû le savoir de son vivant; que depuis sa mort, mes titres passés dans vos mains, ont dû vous en convaincre; que vous avez si bien connu mes droits, qu'abusant de l'é-

tat déplorable où vous me réduisiez, jeune, sans protecteurs, sans parens, sans amis qui pussent me défendre, vos remors furent pourtant assez puissans pour vous faire résoudre à m'accorder une modique pension?... Ah, Madame! songez combien vous êtes opulente, à quel point je suis pauvre, & ne me forcez point... Quoi! vous osez me menacer?... aprenez, Mademoiselle, que j'ignore & très complètement l'Histoire ou plutôt le Roman de vos griefs contre feu mon Epoux; que mes gens d'affaires m'ont dit que tous les biens étoient à moi; & que j'ai tant de confiance en eux, que rien ne peut altérer dans mon esprit l'opinion que j'ai conçue de leurs lumières. Ainsi daignez, encore un coup, ne point troubler par vos vaines clameurs la tranquillité de ma vie. Prenez garde, Madame! je puis ne pas être la seule qu'une injustice aussi criante que la vôtre ait droit d'armer aujourd'hui contre vous: Les cris de l'innocence opprimée peuvent enfin être entendus. Craignez les miens, Madame! & songez que le désespoir.... Quel comble d'insolence! Votre cruauté la fait naître: Tremblez de l'irriter encore. Ah, Ciel! tant d'impertinence m'excède.... mais finissons.... Tenez, Mademoiselle (*en lui donant une bour-*

se,) ma charité me force à vous donner encore ceci; mais sortez vite, & gardez-vous de jamais revenir ici. Votre charité, dites-vous? ah, Ciel! ce terme étoit-il fait pour moi? ... Tiens, barbare, (*en rejettant la bourse*) reprends ton or; songe que c'est son bien qu'une Orpheline te demande; qu'elle t'accorde encore trois jours pour réfléchir sur tes devoirs; & que passé ce tems, tu pourras apprendre à la craindre.

Tandis que cette Scène amusoit peu Lady UPSTART, Sir HENRY, en s'acheminant chez Sir WILLIAM, s'étoit arrêté dans une Boutique, où il faisoit quelques emplettes, lorsqu'il crut voir passer au fond d'une chaise à porteurs, son aimable inconnue. Il y courut. C'étoit en effet elle même.

Enfin je vous revois! (s'écria-t-il, en arrêtant les porteurs) enfin mon cœur trop surchargé du poids de sa reconnaissance, faisoit & ne peut laisser échapper l'occasion de peindre à la plus digne à la plus charmante des Femmes tout ce que doit à ses bontés le plus sensible & le plus amoureux des homes! ... Entrez de grace! entrez, dussé n'être que pour un instant, dans la Boutique d'où je sors. ... Je quite en ce moment la Veuve. Sans vos conseils,

j'étois irrévocablement perdu ; mes biens alloient être saisis : Ma ruine & ma honte étoient également complètes ; c'est à vous seule, adorable inconnue, c'est à vous seule à qui je devois le bonheur de pouvoir espérer un avenir sans doute moins cruel que celui dont ma légèreté, mon imprudence, dont tout enfin sembloit me menacer !

J'aime à vous voir ces sentimens, lui dit BELINDE, ils me sont chers, & j'espère vous prouver bientôt que j'en suis digne. Mais laissez moi, de grace ! vos intérêts, que je crois maintenant les miens, m'appellent ici près, chez Milady FREDERICK. Gardez vous de m'attendre, si vous ne voulez me déplaire & renverser peut-être en un instant tous mes projets. Quoi ! vous auriez la cruauté ? Paix ! Sir HENRY : C'est l'amour qui l'ordone A propos d'amour ; n'en marquez désormais à la Veuve qu'autant qu'il sera nécessaire pour l'entretenir dans les idées pacifiques où vous l'avez mise, & laissez moi le soin du reste. . . . Adieu ; avant qu'il soit trois jours, vous reverrez & conoitrez à fond votre inconnue.

Sir HENRY feignit d'obéir, mais avec la ferme résolution d'attendre dans une allée voisine qu'elle sortit de la maison où il

l'avoit vue entrer, après qu'elle eut congédié ses porteurs, & de la suivre de façon à pouvoir s'assurer de la demeure d'une Amante, pour qui ses tendres sentimens, joints à celui de la curiosité, étoient parvenus à leur comble. Impatienté cependant, après plus d'une heure d'attente, il hazarda de heurter à la porte; où il aprit, avec étonnement, que Milady FREDERICK étoit depuis deux mois à la Campagne, & que la jeune inconnue, qui étoit venue la demander, n'avoit fait que traverser la maison pour se rendre chez une Amie, qui (disoit-elle) demouroit dans l'autre rue & vis à vis la porte de derrière l'Hôtel.

Mais laissons Sir HENRY à tout l'excès de sa surprise, pour voir ce qui se passe en cet instant chez Lady UPSTART.

Le Lecteur doit d'abord se rapeller que sa Femme de Chambre (URSULE étoit son nom) favorisoit singulièrement Sir MODISH, le jeune & très pressant Amant de sa Maitresse. Il ne paroitra donc pas étonnant que cette Femme, pour qui la Veuve n'avoit rien de caché, ne trouva rien de plus pressé que d'avertir son protégé de tout ce qu'il avoit à craindre des nouvelles dispositionss de la Veuve.

Le jeune Baronet étoit acourru dès le lendemain chez la Dame, au moment qu'el-

le finissoit sa toilette ; & , à force de soins , de gentilleffes , d'adulations , la réchauffoit en sa faveur , lorsqu'un Laquais annonça Sir HENRI.

L'embaras des deux Rivaux , au premier abord , ne pouvoit qu'amuser la Veuve & flater sa vanité ; quand Sir HENRI ; après avoir attentivement regardé le BARONET... Sir MORDISH , lui dit-il , ce n'est pas la première fois que nous nous sommes rencontrés ; mais je presse en vain ma mémoire pour me rappeler dans quel tems , dans quelles circonstances. . . . J'allois en dire autant , s'écria l'autre ; c'est , à ce que je pense , au spectacle , aux promenades ou à la Cour... mais attendez... eh bon Dieu , Sir HENRI ! Chez Lady COURVILLE , chez Miss LEGER , chez Mistress COMMONS & chez dix autres femmes d'où vous m'avez probablement banni , car je ne les vois plus depuis long-tems , & j'imagine que Sir HENRI devoit un peu m'en avoir gré. . . .

Sir MODISH (interrompit , eu rougissant , Sir HENRI) l'un de nous deux se trompe. . . . & j'ose affirmer que c'est vous. Bon ! & pourquoi donc rougir de ces misères ? Sir HENRI n'est il pas universellement reconnu pour l'home le plus gai , le plus

plus leste, le moins constant & cependant le plus couru des belles ? J'ai pû je n'en acuse, avoir autrefois mérité quelques-uns des titres brillans dont il vous plait de m'honorer : J'étois jeune, & vos propos me font sentir combien il faut de tems pour expier les erreurs de cet âge... Vous m'édifiez, Sir HENRI ! & si j'avois l'honneur de vous conoitre moins... C'est justement en quoi nous diférons, (reprit avec émotion Sir HENRI,) car je n'ai pas celui de vous conoitre, & crois partager ce malheur avec tous ceux que je fréquente. Parbleu ! tant pis pour vous, dit le jeune home : Ma Province, au moins, fait le rang que j'y tiens, & vous le conoitrez quand vous voudrez. Au surplus, duffiez vous encore vous facher, je ne dirai pas moins que vous avez sans doute vos raisons pour aficher avec tant de solemnité la sagesse, & qu'on doit en féliciter la Dame à qui le très modeste Sir HENRI peut avoir intérêt de faire croire sa réforme.

Celui ci perdant patience, ouvroit la bouche pour répondre, sans doute un peu plus durement que ci devant, à cette dernière apostrophe, lorsque Ladi UPSTART, en feignant d'éclater de rire, le pria de ne

point prendre au sérieux ce qui n'étoit vraisemblablement qu'un badinage.

Vous l'avez dit, Madame, interrompit en riant aussi Sir MODIHS, car si mon but étoit de le facher, je pourrois lui prouver qu'on est un peu plus instruit qu'il ne croit des fameux secrets qu'il nous cache. . . .

Pour le coup je vous en défie, interrompit avec vivacité Sir HENRI.. Vous m'en défiez, prenez garde! .. Parlez, voyons si ce ton d'assurance a quelque fondement qui me soit inconnu à moi même.. Vous ne me nierez pas, du moins, qu'il soit dans l'Univers certaine belle (inconnue à la vérité,) mais pour qui vôtre cœur. . . . Une inconnue!.. Oui, Sir HENRI, une inconnue: Pourquoi donc vous troubler? Elle est aimable, elle est honête, & j'en réponds; mais pourriez vous en dire autant? Pourriez vous nous articuler sur quoi se fonde une passion assez vive, assez puissante pour vous forcer à lui pardonner, non seulement tous les tours qu'elle vous a joués, mais pour sacrifier à ses soupçons jaloux certains objets qui devoient vous être plus chers?.. Sir MODIHS!.. Sir HENRI, vous l'avez voulu: Je dirai même d'avantage, & je crains peu que vous me démentiez. A quel propos, si vous n'étiez

perdu d'amour pour cette Urgande déconue, à quel propos la cherchez vous partout, la faites vous suivre partout, vous échape-t-elle partout; croyez vous les conseils qu'elle vous donne, *de moins négliger certaine Veuve que ses créances sur vos biens rendent maitresse de vôtre sort?* Vous prescrivit elle hier *de ne montrer désormais à cette riche Veuve qu'autant d'amour qu'il sera nécessaire pour l'entretenir dans les idées pacifiques où vous l'aviez mise?* Vous promit-elle, au cas que vous fussiez docile à ses leçons, *de vous revoir avant qu'il soit trois jours?* Eh bien, Sir HENRI! que me répondez vous? Suis-je; en éfet, bien informé?

Sir HENRI pétrifié de ce qu'il venoit d'entendre, étoit tout à la fois saisi d'étonnement & de douleur: Sa foiblesse pour l'inconue, qu'en cet instant il en croyoit indigne; la honte de se trouver si cruellement démasqué aux yeux de Lady UPSTART; l'humiliation de se voir bravé & confondu devant elle par un Rival qu'il ne pouvoit plus démentir: Tous ces différens sentimens l'acabloient & l'anéantissoient au point qu'il seroit resté sans parole, si la Veuve, indignée, ne s'étoit

tout à coup écriée , en se levant : J'ose au moins me flater que Sir HENRI se dispensera désormais de m'honorer de ses visites. A ces mots Sir HENRI , se levant à son tour : Madame , lui dit-il , en barbouillant , le Diable est sûrement mêlé dans cette affaire ! . . . Mais son Agent , tout protégé qu'il est par lui , ne sera pas toujours chez vous. Adieu Madame Quant à vous , Sir MODIHS je tacherai de vous revoir bientôt ailleurs. A la bonne heure , Sir HENRI ! je ne vous fuirai pas long-tems.

Madame , (s'écria Sir MODIHS dès que Sir HENRI fut parti) mon compétiteur est en fuite , le champ de bataille est à moi , vous ne pouvez me refuser le prix de ma victoire , ni vous dispenser , en me donnant la main , de vous vanger ainsi que vôtre sexe entier , d'un insolent trop digne de vôtre colère. Rien n'est plus juste , Sir MODIHS : Allons de ce pas à la Flotte (*) : Je vous rends à la fois maître de ma personne & de mes biens Allons ; puissions nous être aussi long tems heureux que mon cœur le souhaite !

Tandis que l'ardente Veuve & son Amant

(*) C'est une espèce de Chapelle privilégiée où , avant l'Acte du Parlement , concernant le Mariage , on se marioit sans beaucoup de formalités.

s'empressoient également d'aller sceller leur union, Sir HENRI, désespéré de la cruelle scène qu'il venoit d'essuyer, bien plus encore de se croire trahi par l'inconue dont, malgré lui, son cœur étoit encore épris, s'acheminoit tristement chez son Ami WILLIAM, qu'il surprit fort en lui racontant tous les détails de sa malheureuse aventure.

Ce digne Ami, qui avoit peine à la comprendre, & qui prévoioit peu que Sir MODISH en put sûtôt tirer parti, le plaignit, le consola de son mieux, lui promit d'aller dès le lendemain essaiër de sonder ce mystère & tacher de réintégrer son Ami dans les bonnes graces de la Veuve. Trouvez-vous y (ajouta-t il) vers les onze heures; j'espère être assez heureux, sinon pour tout racomoder, du moins pour que vous n'ayez rien à craindre de son ressentiment, eù égard aux droits qu'elle a sur vos biens. Le lendemain Sir WILLIAM se dispoisoit en éfet à y aller, lorsqu'un Laquais, tout essoufflé, vint lui dire, en courant, que la Maitresse le prioit instamment de vouloir bien se rendre au plutôt chez elle.

En arrivant chez la Dame, il fut introduit dans un Cabinet où il la vit, avec surprise, étendue sur une chaise longue,

dans le plus grand négligé & les yeux baignés de larmes.

Aprochez, Sir WILLIAM! (s'écria-t-elle, en sanglotant) venez, s'il se peut, consoler la plus infortunée des Femmes! Quoi donc, Madame! que vous seroit il arrivé depuis hier? Le plus grand des malheurs, & probablement... le plus irréparable! Expliquez vous de grace. Ce scélérat... ce Sir MODISH... depuis hier. Eh bien? Est mon Epoux! Vôte Epoux? Oui, Sir WILLIAM, le traître est mon Epoux... & cependant... je n'en suis pas moins Veuve! Madame, ou la douleur trouble vos sens, ou ce que vous me dites est au-delà de mon intelligence. Vous avez sû, vous avez vû tout mon foible pour lui... Hier, (sans doute à force de mensonges) après m'avoir peint vôte Ami avec les plus noires couleurs, & mettant à profit l'excès de mon ressentiment, le lâche abusa de mon trouble au point qu'il fut me conduire..., à *la Flotte*... où j'eus la foiblesse... J'y suis, Madame, & ce cher Epoux vous a probablement quitée, après s'être emparé de vos plus précieux effets? Hélas! il est bien plus coupable encore. Quoi! se peut il qu'il vous ait déjà maltraitée? Oh! Sir WILLIAM, on ne sauroit plus mal... Depuis hier il ne m'a

pas dit un seul mot. Que vous a-t-il donc fait? Rien! Je crois maintenant vous entendre. En ce cas, Sir WILLIAM, vous concevez combien ce comble de mépris me doit être cruel, & quel est contre cet ingrat l'excès de mon ressentiment! ... La Veuve en étoit là lorsqu'on anonça Sir HENRI. Sir WILLIAM, tandis qu'elle pleuroit abondamment, le mit au fait du motif de ses larmes; & la Veuve s'épuisait en regrets sur son injustice envers lui, quand Sir MODISH, en entrant tout à coup, vint ajouter encore à leur surprise. Les deux Amis, également choqués du procédé de ce jeune home, alloient s'unir pour lui en représenter l'indécence... Abrégeons, Messieurs (leur dit en riant, Sir MODISH.) Soyons francs, Sir HENRI. Etiez-vous, en éfet, plus passionné que moi pour Madame? Sans ses créances sur vos biens, sans les conseils de Sir WILLIAM, auriez-vous jamais conçu l'idée d'obtenir d'elle un coup d'œil favorable? Sa fortune, avec raison, nous plut à tous les deux: Mon génie l'a emporté sur le vôtre; Madame a épousé ma persone, & moi son cofre-fort. Qu'avez-vous donc à me dire?

Que la façon dont vous en agissez (rép.

pondit Sir HENRI,) me paroît dure & très peu généreuse.

Quand à ce point (repliqua Sir MODISH,) elle est ma Femme, & je n'en dois compte à personne. Si Madame se plaint, dès cet instant nous pouvons nous quitter. Son âge & sa santé m'occupent même assez pour lui proposer une retraite aussi riante que paisible dans le Pays de Galles, où la pureté de l'air, l'abondance des vivres & la rareté de l'argent pourront lui procurer la vie la plus délicieuse; où, moyennant les cinquante Livres de pension que je m'engage à lui payer exactement, Lady MODISH pourra briller & même éclabouffer la plus fière noblesse du Pays.

Ah, barbare! (s'écria-t elle) ah, Messieurs! daignez me défendre contre un pareil Tyran.

Votre imprudence, Madame (lui dit à l'écart Sir WILLIAM) lui donne, en effet, de cruels droits sur vous!

N'importe (s'écria Sir HENRI,) nous défendrons Madame. Doucement, Monsieur! Madame est mon Epouse; vous n'avez aucuns droits ici. Qui donc seroit assez hardi pour s'entremettre entre la Femme & le Mari? Nous sauverons du moins ses biens. Ses biens? ils sont également

à moi. Tous les titres, tous les états, tous les contrats sont dans mon secrétaire : Ce sont autant de dons qu'elle m'a faits ; voyons qui m'en dépouillera. Ne suis-je pas son Seigneur & son Maître ? Vous êtes à mes yeux (lui dit Sir HENRI) tout ce que j'avois déjà pensé de vous... un imposteur, & qui jamais n'eût l'honneur d'être gentilhomme. Ces Messieurs sont-ils vos Amans ? sont ils chargés de m'insulter chez moi ? ... Madame, à supposer que vous ne m'aimiez plus, parlez avec l'humilité que vous devez à votre Epoux. Proposez moi, sans bruit, quelques moyens d'arrangemens. Peut-être alors pourai je vous entendre.

Hélas ! (s'écria-t elle) parlez, Monsieur, & dites moi vous même à quoi vous me taxez pour briser à jamais le malheureux lien qui nous unit.... prescrivez vos conditions. Madame, elles seront légères.... Une dizaine de mille Livres Sterling & vos créances sur les biens de Sir HENRI suffiront pour me satisfaire.

Je m'opose à ce dernier article (dit avec chaleur Sir HENRI,) Madame ne me mettra point sans doute à la merci d'un pareil Créancier. En tout cas, Sir MODISH, sortons pour un instant ensemble. Nenni, Monsieur, terminons, d'abord cette

affaire. Allons, chère Lady, tachez de vous exécuter de bone grace. Quant à Sir HENRI, je le plains; mais la nécessité n'a point de loi.

Monstre ! défens-toi donc (s'écria Sir HENRI) en se mettant en devoir d'attaquer le jeune home.

Quoi ! (lui dit ce dernier) devant des Femmes ! je croyois Sir HENRI plus brave, & sur-tout plus courtois.... Madame, ou terminons dans l'instant même, ou je retire ma parole; je rends public mon mariage & vôtre honte, & ferai trembler Sir HENRI.... Délibérez donc entre vous; je vais passer dans cet appartement & vous done un quart-d'heure.

Sir WILLIAM & Sir HENRI firent tous leurs efforts pour rassurer la Veuve & pour l'engager à se pourvoir contre la nullité d'un pareil mariage. Mais la terreur que lui avoit inspirée Sir MODISH; la crainte de se voir exposée aux bruits injurieux que cette aventure alloit produire, jointe à l'horreur de vivre un jour de plus avec un Epoux de l'espèce du sien; tant de motifs déterminans pour elle la rendirent insensible à tout ce qu'ils purent lui dire; & tous les deux sortirent aussi indignés de la foiblesse de la Dame, que de l'énorme impudence de son prétendu Mari.

Ce qui chagrinoit & inquiétoit le plus Sir HENRI étoit la crainte très-fondée de la vengeance qu'alloit plus que probablement exercer contre lui un Créancier, qu'il avoit droit de croire impitoyable. Une autre idée aussi cruelle ajoutoit encore à son malheur, celle d'avoir été trahi par son inconue en faveur d'un aventurier, dont l'odieux & méprisable caractère ne lui inspiroit que la plus grande horreur.

C'est dans ces dispositions, qu'après avoir passé la plus affligeante des nuits, il se préparoit le lendemain à sortir pour se rendre chez son Ami Sir WILLIAM, où devoit se trouver un Avocat chargé de ses affaires, lorsqu'on lui annonça Sir MODISH, accompagné d'un autre Gentilhomme.

Je juge à vôtre étonnement (lui dit ce jeune home,) ainsi qu'aux autres sentimens que je vois luire dans vos yeux, combien vous comptiez peu sur ma visite!... mais comencez par vous calmer, si vous voulez que je vous parle, & peut-être vous tranquillise....

Sir HENRI étant resté muet : Avouez moi d'abord (lui dit, en souriant, Sir MODISH) quels sont depuis hier vos véritables sentimens pour l'inconue à qui vous aviez juré tant d'amour? Quelles seroient à son égard vos dispositions, si par

un changement heureux de circonstances elle se trouvoit en état, en manifestant sa naissance & ses mœurs, d'offrir à Sir HENRI sa main avec une fortune honête ? En jugeant d'elle par celui qu'elle a l'audace de charger de ses vils intérêts, je me crois dispensé de vous répondre. Vous devriez pourtant songer, quelque odieux que je sois, que vos contrats sont dans mes mains Mais Sir HENRI ne sauroit m'offenser : Ainsi passons & ne parlons que d'elle. Avant que vous fussiez jusqu'à quel point elle m'étoit connue, parlez moi net . . . en étiez vous bien sincérement amoureux ? c'est la seule vérité que j'exige ; quel que soit pour moi vôtre mépris, j'ai des titres pour l'exiger. Parlez donc sans détour, & ne redoutez rien d'un aveu plus important pour vous qu'il ne vous est possible de le croire. Eh bien, quelles que soient les idées, quels que soient les soupçons que Sir MODISH ait droit de m'inspirer, je suis trop vrai pour craindre d'avouer que mon amour pour l'inconnue étoit aussi pur que sincère, que jamais femme enfin ne fit naître en moi des sentimens ni plus vifs, ni plus dignes de ce que je la croyois être. Eh bien, elle est toujours également ce que vous l'avez crue ; & c'est de sa part (ajouta le jeune homme)

que je vous remets tous ces papiers , tous ces contrats que vous frémiffiez tant hier de voir paſſer dans mes mains. C'eſt de ſa part enfin que Sir MODISH anonce à Sir HENRI , qu'il peut dès ce moment jeter au feu tous ces titres que je lui rens , regarder ſes biens come libres , & ne plus rien craindre de ſes prétendus énemis.

On ne peindra point la ſurpriſe cù ce diſcours & la vue de ces mêmes papiers jettèrent Sir HENRI. Après s'être un peu remis de ſon trouble : Ah ! Sir MODISH (s'écria t-il) pourquoi , ſans vouloir pénétrer tout le merveilleux de cette aventure , pourquoi tout ce que je conois de vous ne me permet-il pas d'alier de ſi nobles procédés avec l'intime liaiſon qui ſubſiſte encore entre l'inconue & vous ? Oh ! quant à cette liaiſon , je conçois tout ce qu'elle doit naturellement operer dans un cœur auſſi noble & auſſi délicat que le vôtre. Mais je vous dis pourtant avec franchise , & même ſans regret , que cette même liaiſon eſt en éfet , doit être & fera toujors indiffoluble.

En ce cas partez , Monſieur ; reportez vos papiers : Quel que ſoit l'avenir qui m'atend , je ne veux rien ni d'elle ni de vous.

Ce ſentiment eſt vraiment héroïque , & ſ

grand en éfet, qu'il me pénètre & me touche moi-même. Vous en pourriez cependant revenir, pour peu que je vouluffe l'entreprendre. Vous? Moi-même. Permettez feulement que mon camarade & moi, tandis que vous parcourez tous vos contracts, pañions pour un instant dans l'autre chambre; fi par malheur je ne réuffis point, rien ne pourra me confoler.

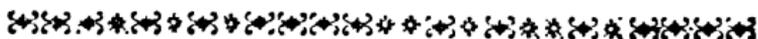
Sir HENRI refté feul & dans la fiteuation où le Lecteur peut fe l'imaginer, parcouroit, reconnoiffoit les difereus contracts qui abforboient prefque au delà de fa fortune, lorsque dans les deux perfonnes qui rentrérent, dont l'une étoit nue tête, il reconut cette même inconue que fes liaifons avec Sir MODISH lui rendoient fufpecte.

Juftte Ciel! eft-ce vous? (s'écria-t-il en fe levant & en retombant prefque évanoui, dans fon fauteuil.)

Moi-même, Sir HENRI. Ciel! & j'ai pû ne pas vous reconoitre? Une péruque noire, des fourcils de même couleur auroient dû me dérober vos traits? Mais qui vous dona le courage de former un pareil projet? L'amour, l'honneur & la vengeance Ladi UPSTART me retenoit mes biens, que mon Père, en mourant, (le Colonel RYMER) avoit remis à fon indigne Epoux. Je vivois chez une

parénte , dont les qualités , bien plus que l'opulence , font conues , avec une modique pension que lui payoit la Veuve , lorsqu'un heureux hazard me mit à portée de vous conoitre. Je fus bientôt tout ce que vous étiez , vos mœurs , vos inclinations & l'embaras de vos affaires ; j'agis en conséquence : Celle que vous voyez sous ces habits , MARTON (qui m'avoit élevée) entra par mes ordres au service de Ladi UPSTART , s'en fit aimer , & fut me féconder au point de me faire épouser la Dame , qui , outrée de cette aventure , vient de se sauver dans ses terres , & probablement ne s'en vantera jamais : Telle est en deux mots mon histoire. J'avois promis de revoir Sir HENRI , de me faire conoitre à lui avant qu'il fut trois jours : J'ai tenu ma parole , & n'exige rien de la ficne qu'autant qu'il aura scrupuleusement constaté la vérité de tous les faits dont je viens de l'instruire Qu'il garde en attendant ou déchire tous ces contrats. Qu'il se souviennne seulement , après s'être bien convaincu des mœurs & de la qualité de son inconue , dont voici le nom & l'adresse , qu'elle atendra ses ordres , pour se remettre , au cas qu'il le désire , en sa puissance avec les dix mille Livres sterling que lui gardoit vraisemblablement pour long-tems Ladi UPSTART.

Il paroît presque superflu d'ajouter, que Sir HENRI transporté de joie, d'admiration & d'amour, après s'être précipité aux pieds de son incomparable inconue, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer chercher son Ami Sir WILLIAM, dont la joie égala la sienne, & qu'il ne tarda pas à voir ses vœux comblés & sa fortune rétablie par le plus heureux mariage.



P L A N.

Et conditions de la septième Loterie de la Ville de Cassel, en une seule Classe. Privilegiée de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Landgrave de HESSE CASSEL en faveur de la Maison des Pauvres Orphelins, & Enfans trouvés de cette Ville.

ART. I. **C**ETTE septième Loterie, qui ne sera composée que d'une seule Classe, sera ouverte dès le 2 Juin 1766. Le Tirage se fera irrévocablement le 2 Décembre 1766. Et cette Loterie se répétera de six en six mois, autant qu'il sera possible.

II. Elle sera composée de dix mille Billets à 5 Rixdallers chacun, faisant ensemble un fond de cinquante mille Rixdalers.

III. Il y aura dans cette Loterie cinq mille Lots & quatre Primes, conformément à la Table & Repartitions ciaprès, ce qui fait un Blanc contre un Gagnant; de sorte que sur deux Billets, il y a la probabilité d'un Prix.

IV. Les Lots ou Billets gagnants seront payés quatre semaines après l'entier Tirage, & il ne se fera point d'autres retenues sur les Lots, que celle du 10 pour 100, ainsi qu'il est d'usage dans toutes les Loteries simples.

V. Les Billets de cette Loterie continueront d'être signés par M. VILLE, Conseiller de Guerre, ou par M. WIDERHOLD, Conseiller des Domaines de Son Altesse Sérénissime, qui leur a confié la Direction de cette Loterie.

VI. Ceux qui auront gagné des Lots seront tenus de rapporter leurs Billets & en recevoir le paiement dans le terme de six mois après le Tirage, passé lequel tems ses Billets seront & demeureront nuls.

VII. Le Tirage de cette Loterie se fera publiquement en la Ville de Cassel, a la Maison des Pauvres & Orphelins, en présence des Conseillers nommés pour cet effet par S. A. S. On y admettra un chacun, à cet effet on donnera de nouveaux Avis par les Gazettes.

VIII. Come cette Loterie ne confifte qu'en une feule Claffe, tous les Lots feront tirés de fuite, ainfi que les intéreffés fauront promptement leur fort, par les Liftes qui feront imprimées, & rendues publiques auffi-tôt après le tirage.

IX. Tous les fujets de S. A. S. indiftinctement, ainfi que tous les Etrangers, de quelques Pays qu'ils puiffent être, pourront s'intéreffer dans cette Loterie, fans que les Lots, dont la fortune les aura favorifés, puiffent jamais être fujets à Arêt, faifie ou confiscation, fous quelque prétexte que ce puiffe être.

X. L'on joindra come ci devant un Confeiller d'Etat pour foigner aux affaires de la Loterie.

XI. L'on pourra mettre fur les Billets, come aux Loteries précédentes, tels noms, lettres, courtes dévifes que l'on voudra, fauf les proluxe & indécentes, qui ne feront point admifes.

XII. Les Collecteurs de cette Loterie, font Meffieurs les Banquiers & Négocians ci après nommés, & autres Perfones, habitans en nôtre Réfidence de Hefle-Caffel, favoir :

A CASSEL, M. George Wolfgang HICK; M. Jean Balthazard JAQUER; M. Gafpard Adolph KOCHNE, M. LODEMANN,

Comiffaire & Négoclant; M. Henri LOU-
DEWIG; M. Jean Herman STRUBE, à la
vieille Ville. M. Louis ROLLIN; M. Char-
les Sigismond WILKENS, à la Neuville
deffus. M. Nicolas HAMPE, à la Neu-
ville deffous; & les Collecteurs qui feront
nommés ou s'ofriront du depuis feront in-
diqués par les Gazettes.

XIII. Il n'y a jufqu'à préfent point d'au-
tres Collecteurs dans nôtre Pays, reconu par
la Direction de la dite Loterie, que les
fufnommés, & dans l'Etranger les fui-
vans, favoir :

A Ratisbone, M. F. C. ZIMMERMANN,
Confeiller de Légation.

A Francfort, M. ARSTENIUS, Direc-
teur des Postes.

A Wetzlar, M. D. DE BRANDT, Agent.

A Breme, M. Barthelémy GROVERMANN.

A Hambourg, M. Jaques GUIRAUD,
M. W. B. B. HOLLAN-
DER, Facteur de la Cour.

A Genève, M. André BOVAY Fils.

TABLE de la Distribution des cinq mille L.^{rs}
 & quatre Primes, savoir :

Distribution des Lots en Argent de France.	Distribution des Lots en Rixdalers.
1 Lot de 20000 L. 20000	1 Lot de R. 5000 R. 5000
1 dit de 8000 8000	1 dit de 2000 2000
1 dit de 6000 6000	1 dit de 1500 1500
1 dit de 4800 4800	1 dit de 1200 1200
1 dit de 4000 4000	1 dit de 1000 1000
2 dits de 2000 4000	2 dt de 500 1000
3 dits de 1000 3000	3 dt de 250 750
5 dits de 800 4000	5 dt. de 200 1000
10 dt. de 400 4000	10 d. de 100 1000
25 dt. de 200 5000	25 d de 50 1250
50 dt. de 120 6000	50 d. de 30 1500
100 dt de 80 8000	100 d. de 20 2000
400 dt de 40 16000	400 d. de 10 4000
4400 dt de 24 105600	4400 d. de 6 26400
<hr/>	
5000 Lots enf. L. 198400	5000 Lots enf R. 49600
2 Prim pour le pre. & der Bil fortant de la Rouë à 320 L. chaque fait 640	2 Prim pour le prem. & d. Billet fortant de la Rouë à 80 Rixda- lers chaque 160
2 Prim av & après le Lot de L 20000 à L 480 chaque fait 960	2 Pr. av. & ap. le Lot de 5000 R à 120 240
<hr/>	
5004 Lt & P. L. 200000	5004 Lt & P. somme par à la Rec. 50000

On avertit le Public que les Lots seront portés dans les Listes en Rixdalers, qui seront payés à raison de 4 Livres Argent de France chaque, ce qui se trouve conforme à la Réduction de la Table ci-dessus des Lots en Argent de France.

NB. *La différence du Prix du Billet spécifié à l'Article 2. à la Taxe ci-bas, est pour servir de provision & de remboursement, come Port de Billets & des Listes, fraix de publication & autres, attendu que la Direction de la dite Lotterie retient le 10 pour cent net, en faveur de la Maison des Pauvres & Orphelins, & n'alloue aucune provision; & ne li ve aucun Billet qu'aux Receveurs qui sont établis pour en faire la Distribution.*

A V E R T I S S E M E N T.

DANS les Places où il n'y aura point de Collectes établies faute de tolérance, ou autrement, ceux qui désireront avoir des Billets, s'adresseront à M. André BOVAY Fils, à Genève, qui fera les envois demandés, moyenant que les Fonds des Billets lui soyent remis comptant, ou assignés solidement.

Prix de la Mise en Argent de France.

Billet entier Original.	L 24
Demi-Billet en Coupon.	12
Quart de Billet en Coupon.	6



E N I G M E.

Je suis d'une taille légère
 J'ai le corps presque transparent ;
 Je passe pour être la Mère
 Et du plaisir & du tourment.

Je ne suis guère sans compagnes
 Chacune d'elles vaut son prix.
 On me voit peu dans les campagnes ,
 De moi les Grands sont plus épris.

Me livrer à qui me desire
 Est mon ordinaire façon ;
 Mes Amans sont come en délire ,
 J'en tire de l'or à foison.

Pour jouir de ce que l'on aime ,
 On risque , & souvent il en cuit ;
 Je cause joie ou peine extrême
 A qui passe avec moi la nuit.

L O G O G R I P H E

J'erois membre d'abord d'un animal glouton ,
 Utile aux Paysans de plus d'une manière ;

Mais des cruels humains la rage carnacière ,
 M'a fait perdre & la vie & ma forme & mon nom.
 Ma dépouille aux Auteurs est d'un très grand usage,
 Et je suis en ragout un mets fort délicat.
 De tout mon composé je te done l'état ;
 C'est tout ce que je puis. Pour t'aider d'avantage ;
 Je comporte un légume , & cette passion ,
 Qui jadis fit périr le Fils de TELAMON ;
 Item , des Procureurs le ruineux Grimoire ;
 Un titre glorieux , souvent porté sans gloire ;
 Ce qu'on ne feroit point sans le secours des yeux ,
 Une invisible masse ; un jour bien précieux ;
 Trois Rivières en France ; un Fleuve dans l'Afri-
 que ;
 Un Pape fort célèbre , & fameux politique ,
 Qui frapa d'anathème & LUTHER & les siens ;
 Ce qui fait des Etats le plus grand des soutiens ;
 Le féroce animal qui seul manque à la Chine ;
 Un poisson ; une vache ; un oiseau de cuisine ;
 Deux articles ; deux tons ; une bête à chasser ;
 Et ce que , sans effort , le froid ne peut percer ;
 Tu trouveras aussi le gourmet Patriarche ,
 Qui nous planta la vigne en sortant de son arche.



T A B L E.

J UGEMENT sur les Fables de la Fontaine & celles de la M. the.	363
Seconde Lettre de Mad. de L*** à son Fils.	389
Réflexions sur la Constitution. Républicaine.	394
Séance de l'Académie de Besançon.	401
Prix proposés par la même Académie.	417
Prix de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Prusse.	418
Prix de l'Académie de Bourdeaux.	419
Prix extraordinaire de l'Académie des Sciences de Paris.	423
Séance de l'Académie Française, & Extraits de la Pièce couronnée par cette Académie & de deux autres Pièces qui ont eü l'Accessit.	431
Séance de l'Académie des Belles Lettres de Montauban.	439
L'Inconnue, Nouvelle Angloise.	442
Plan de la septième Loterie de la Ville de Cassel.	472
Enigme.	478
Logogriphe.	478